

N° 797

☞ DIMANCHE 10 MARS 1912 ☞

Prix : 15^c

Journal des Voyages

JOURNAL HEBDOMADAIRE

☞ 146, Rue Montmartre, PARIS (2^e) ☞



et des Aventures de Terre et de Mer



Les Épaves
Erreur des mers
par CORNIL BART

Au gouvernail, se tenait le capitaine. Mort gelé à son poste, de ses yeux sans vie, il scrutait encore l'horizon.

N° 797.
(Deuxième série.)

Ce Numéro contient LA VIE D'AVENTURES Supplément Mensuel
dans lequel paraît un Récit Complet Inédit **Le Vol de Fish-City** Prime Gratuite offerte à tous les Lecteurs
par MARCEL ROLAND

N° 1809
de la collection.

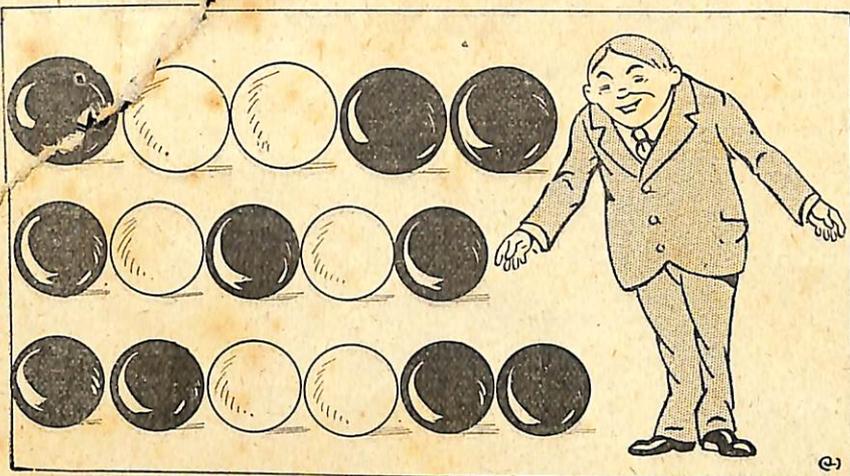
Prix des Abonnements

TROIS MOIS	
Paris, Seine et S.-et-O.	2 50
Départ. et Colonies...	2 50
Etranger.....	3 fr.
SIX MOIS	
Paris, Seine, S.-et-O.	4 fr.
Départ. et Colonies...	5 fr.
Etranger.....	6 fr.
UN AN	
Paris, Seine, S.-et-O.	8 fr.
Départ. et Colonies...	10 fr.
Etranger.....	12 fr.

Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. le Directeur du Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris.

Les paiements en timbres-poste sont acceptés mais en timbres français seulement.

NOTRE GRAND CONCOURS



L'Homme aux Jeux

DEUXIÈME QUESTION

MARCHE A SUIVRE

Parmi les jeux apportés par notre mystérieux correspondant, figure le jeu de billes que nous reproduisons ci-dessus. — Assemblées comme elles sont, ces billes correspondent, les blanches à des voyelles, les noires à des consonnes. — Avec leur perspicacité habituelle, nos œdipes remplaceront aisément les billes par des lettres, et formeront ainsi le nom d'une grande capitale.

Ce Concours comporte sept questions — plus une question de classement — dont les solutions devront nous parvenir ensemble et sur une seule feuille, au plus tard le lundi 22 avril. Chacun des concurrents devra coller en tête une bande d'abonnement ou les bons de Concours publiés au bas de la dernière page des numéros 796 à 802, et les adresser, sous enveloppe affranchie, à M. HENRI BERNARD, 146, rue Montmartre, Paris.

Prime à nos Abonnés

Tout abonnement de six mois ou d'un an donne droit à notre superbe prime gratuite :

La Vie Active

par le Colonel ROYET

Captivant recueil illustré, véritable vade-mecum clair, concis, propre à guider les énergies dans les cas les plus coutumiers de l'activité humaine.

EXTRAIT DU SOMMAIRE :

Sachons nous débrouiller. La vie au grand air. Comment on campe. Sachons nous défendre. Pour aller aux Colonies. Pour être fort. Pour utiliser sa force. Savoir se diriger, etc., etc.

Les Éclaireurs de France

(Boy-Scouts Français)



Les « Boy-Scouts » sont de jeunes garçons qui, sous la conduite d'un instructeur volontaire, parcourent la campagne, campent en forêt, apprennent à construire des abris et des huttes, à faire du feu, à cuire leur nourriture en plein air, à s'orienter, à suivre des pistes d'animaux, s'efforçant de développer leurs facultés d'observation, leur esprit de ressource, leur vigueur, leur souplesse et leur endurance.

Ayant eu son origine en Angleterre, la création de « Boy-Scouts » a été imitée dans la plupart des autres pays. En France, une association a été fondée sous le nom de Les Éclaireurs de France.

Cette association a pour objet de provoquer et d'encourager la création de groupements de « Boy-Scouts » français, afin de compenser les lacunes de l'éducation moderne qui, s'adressant presque uniquement à l'intelligence, ne développe pas assez le caractère, l'énergie et la discipline librement consentie. Dans ce but, elle s'efforcera de fortifier chez les jeunes gens la vigueur et l'adresse physique, l'initiative, l'esprit de ressource, le sentiment de la solidarité, de la responsabilité, morale et de l'honneur.

Le comité directeur des Éclaireurs de France vient de publier une nouvelle brochure dans laquelle on trouvera tous renseignements concernant l'association, l'organisation et le fonctionnement des comités locaux et des troupes d'éclaireurs. Cette brochure sera envoyée franco contre la somme de 0 fr. 50 adressée en timbres-poste français au Secrétaire général des Éclaireurs de France, 146, rue Montmartre, Paris.

Vaisseaux fantômes

Les Épaves

Terreur des mers

Les océans, qui nous offrent tant de spectacles étranges, n'en présentent aucun de plus dramatique que la vue d'une épave voguant désemparée au gré des eaux.

C'est une scène non seulement remplie de tristesse déchirante, mais qui évoque en nous les mille dangers que l'épave peut faire courir à d'autres navires.

Dans sa marche silencieuse, elle est la terreur des hommes de mer de tous pays, car contre elle toute la science marine se sent impuissante.

La lumière des phares, le son des sifflets, les bouées sont là pour annoncer la proximité des terres; le bruit des chaudières, celui de la vie à bord accuse l'approche d'un navire; les icebergs eux-mêmes se trahissent par leur rayonnement spectral pour ainsi dire, et le froid de l'atmosphère qui les environne.

L'épave, seule, demeure d'un inexorable mutisme, ne laissant malheureusement deviner sa présence que lorsqu'il est trop tard pour l'éviter.

Elle nous fait horreur avec son hypocrisie, et pourtant elle est empreinte d'une sombre mélancolie qui éveille en nous des sentiments de pitié, car à chacune de ces épaves, se rattache une douloureuse histoire de souffrances atroces, de mort peut-être et d'héroïsme aussi.

Que penser, par exemple, de la barque Florence-E.-Edgett, se rendant de Nova-

Scotia à Buenos-Ayres, avec un chargement de bois et montée par un équipage de dix hommes, sans compter le capitaine et sa jeune femme, âgée seulement de vingt-trois ans?

À la suite d'une tempête survenue le 17 septembre 1902, la barque vit ses flancs remplis d'eau et ses vives avariés.

Songer à la sauver eût été folie. Les naufragés eurent cette idée pourtant, et luttèrent héroïquement contre l'impossible pendant vingt-huit jours, se réfugiant enfin dans un canot avec du pain et de l'eau seulement, et arrivant au bout de onze autres jours d'atroces souffrances, mourants de froid et de faim, aux îles Sous-le-Vent.

L'épave de la barque signalée à la marine se trouve prise aujourd'hui, croit-on, dans la mer des Sargasses.

Toutes ces épaves flottant à la dérive, sont celles de bateaux construits en bois, en deux et coulent rapidement. Les planches, au contraire, permettent aux épaves de flotter, surtout avec des chargements de bois.

Quelques-uns de ces bateaux portant de semblables cargaisons ont fait d'extraordinaires voyages.

Le schooner Alma-Cumming ne navigua pas moins de 587 jours dans les eaux de l'Atlantique, couvrant plus de 5,000 milles marins.

Désemparé, rasé comme un ponton, le schooner et ses dix hommes coururent les affres du danger pendant des tempêtes qui se succédaient sans relâche les unes aux autres.

Les courageux marins ne quittèrent leur bord que lorsque tout espoir de sauvetage se fut définitivement évanoui. Plusieurs navires signalèrent l'épave,

qui disparut ensuite pour être retrouvée un an après, auprès de Colon où des Indiens de Panama, la faisant échouer à terre, finirent par la briser entièrement.

Le Gulf-Stream, dans sa grande randonnée du golfe du Mexique aux côtes d'Europe, les charrie à travers l'Océan, les ramène au Sud vers les Açores, puis les reconduit en Amérique par la mer des Sargasses.

Quelques-uns de ces *derelicts*, presque entièrement incendiés, résistent peu aux tempêtes, mais il en est qui parcourent des trajets incroyables avant de disparaître définitivement.

L'un des exemples de ce genre les plus frappants est celui d'un trois-mâts anglais, le *Fanny-F.-Wolston*. Abandonné par son équipage en 1891 près de Charlestown, il traversa l'Atlantique, erra lentement aux environs des Açores pendant près d'un an et retourna vers les États-Unis. En 1892, il fut aperçu dans les parages du cap Hatteras et en 1894, c'est-à-dire trois ans après le naufrage, il disparut enfin du côté de Terre-Neuve, ayant parcouru plus de cinq mille lieues marines. Il s'apprêtait, du reste, à recommencer un autre voyage.

Le schooner américain *Fannie-E.-Wolston* a un record plus étrange encore.

Ce bateau flotta quatre ans à la surface des eaux, ne parcourant pas moins de 9,115 milles marins. Il fut abandonné au cap Hatteras et retrouvé dans les courants du Nord du Gulf-Stream. Une tempête finit par l'emporter également dans la mer des Sargasses, où il demeura deux ans encore.

On le retrouve ensuite sur les côtes de la Floride, sur celles de la Virginie, puis du New-Jersey, où il se brisa enfin complètement : il avait été signalé par 44 navires, durant sa course folle.

Les courants du Nord, qui charrient les dangereux *icebergs* venus des régions polaires, amènent aussi des *derelicts*. Ce sont des navires abandonnés par les explorateurs sur la banquise. Malgré sa force et sa brutalité, l'Océan en a difficilement raison car ils sont construits spécialement pour résister à l'assaut des glaces et leur solidité en fait des épaves extrêmement dangereuses.

Le célèbre « Vaisseau-Fantôme », qui a inspiré plus d'un écrivain, n'est pas un mythe, et est très probablement un prédécesseur du baleinier anglais *Resolute* qui pendant quatre années vogua dans les mers arctiques, livrant une lutte terrible aux icebergs qui y sont en très grand nombre.

Il y a quelques cinq ans, un navire qui voyageait dans les parages du cap Horn aperçut un baleinier de New-Bedford pris dans les glaces d'un iceberg.

Le baleinier y avait atterri et se trouva complètement pris dans ses glaces, flottant avec l'iceberg à la dérive.

C'était le *Resolute*...

Semblable aventure arriva au bateau de pêche terre-neuvien *Albion* en 1893 et à l'*Ariebis*.

Ici, pourtant, ceux qui découvrirent l'épave de ce bateau destiné à la pêche des phoques furent témoins d'un spectacle plus étrange encore : au gouvernail, se tenait encore le capitaine, mort gelé à son poste, et de ses yeux sans vie scrutant encore l'horizon!...

Les marins qui s'emparèrent de cette épave tragique la firent couler, et ce brave de la mer eut une sépulture au fond des eaux, la seule qui fût digne d'un pareil viking.

Il existe bon nombre d'épaves, aussi, gardiennes de mystérieux secrets qui ne seront jamais dévoilés.

L'un des plus curieux est celui qu'a toujours caché la *Marie-Céleste*, partie de New-York en 1887 à destination de l'Europe, avec un équipage de 13 hommes, y compris la femme du capitaine et son enfant.

Une quinzaine après son départ, une barque anglaise l'aperçut en plein Atlantique. La *Marie-Céleste* paraissant abandonnée, le capitaine anglais monta à son bord et fut stupéfait de trouver tout en ordre.

Elle n'était pas désemparée, ses mâts, ses voiles étaient dans leur état naturel. Les vêtements des marins séchaient dans les haubans, comme après la lessive habituelle; leur repas était servi dans leurs gamelles, et dans la cabine du capitaine un vêtement d'enfant se trouvait encore sur une machine à coudre, tel que la femme du capitaine avait dû l'y laisser au moment où elle travaillait.

L'argent de la paie était intact dans une caisse, et le livre du bord portait qu'à la date de quarante-huit heures auparavant tout allait à merveille.

Nulle trace de lutte, de sang permettant de songer à un acte de mutinerie, et cependant treize personnes qui se trouvaient à bord avaient disparu de façon mystérieuse!

Comment? Pourquoi, par ce temps calme? Malgré toutes les recherches faites par le gouvernement des États-Unis, nul n'a pu résoudre cette énigme.

Un sort analogue fut celui du brick *Resolven*, parti du Labrador en août 1884 et que le croiseur anglais *Mallard* trouva, toutes voiles dehors, les lumières allumées ainsi que ses feux de cuisine.

Ici encore, tout était en ordre, et l'on peut simplement conjecturer que le *Resolven* avait dû rencontrer un iceberg, l'équipage épouvanté mettre les canots à la mer et trouver la mort en chavirant dans leur hâte à s'enfuir.

Les exemples que nous pourrions citer sont trop nombreux pour que nous puissions les rappeler tous.

Il y en a un fameux, qui est un historique souvenir : nous voulons parler du radeau de la *Méduse* qui a tenté le pinceau de grands artistes.

Les épaves, en cas de guerre navale, seraient un imminent péril et les nations qui possèdent une marine ont résolu de faire sauter à la dynamite sans distinction toutes celles que leurs navires viendraient à rencontrer.

L'une des unités de la flotte espagnole, anéantie par l'escadre américaine pendant la guerre de Cuba en 1898, traversa entièrement l'Atlantique. Elle erra fort longtemps et vint s'échouer dans le golfe de Guinée, sur les côtes de la colonie anglaise de Lagos.

Plus récemment, un cuirassé français déclassé, le *Richelieu*, avait été vendu à la Hollande. Une tempête formidable l'assailit au large de Brest tandis qu'on le remorquait de Toulon à Rotterdam et l'épave fut emportée dans l'Océan. Signalée plusieurs fois à l'embouchure de la Manche, elle présentait un gros danger pour les innombrables navires qui sillonnent ces parages. Aussi l'Amirauté anglaise n'hésita-t-elle pas à envoyer à sa recherche; le croiseur *Inflexible* qui, l'ayant rencontrée près des rochers de Scillies, la prit en remorque.

On a pu dans la suite amener le *Richelieu* en Hollande où il a été démoli.

Aujourd'hui, grâce au département de la Marine des États-Unis, il existe sur l'Océan Atlantique un navire spécialement construit pour faire la chasse à ces dangereuses épaves.

Rassurez-vous le *Sénéca*, n'est pas un *Ecumeur des mers*, c'est un joli vapeur de 1,500 tonnes, pourvu de tous les perfectionnements modernes, n'a rien des terribles vaisseaux qui arboraient autrefois le pavillon noir du « Joyeux Roger » pour faire la course. Son but est au contraire de faciliter la navigation sur les lignes les plus fréquentées de l'Atlantique, en détruisant les navires naufragés, épaves errantes qui constituent, la nuit surtout et dans la brume, un danger sérieux.

Les statistiques nous apprennent que chaque année deux cents nouvelles épaves sont ainsi lancées à l'aventure. Beaucoup résistent longtemps aux assauts de toutes sortes qu'elles subissent, et en sept ans, on a signalé 1,630 rencontres de vaisseaux fantômes sur l'Atlantique.

Le *Sénéca*, qui emporte dans ses randonnées une grande quantité d'explosifs, fait sauter les épaves qu'il rencontre. Si le navire abandonné est réparable, il le remorque jusqu'au port le plus proche, grâce à ses puissantes machines. Ajoutons qu'il opère de jour et de nuit.

La vie des chasseurs d'épaves est pleine d'aventures. Il arrive souvent à l'équipage du *Sénéca* de chercher dans la cale inondée d'un vieux brick la solution d'énigmes troublantes et terribles.

Mais, en admettant que le romanesque n'intervienne pas dans l'accomplissement de sa tâche, il pourrait encore s'enorgueillir de rendre un précieux service à la navigation,

AU PAYS DES « CANNEELECOOKEN »

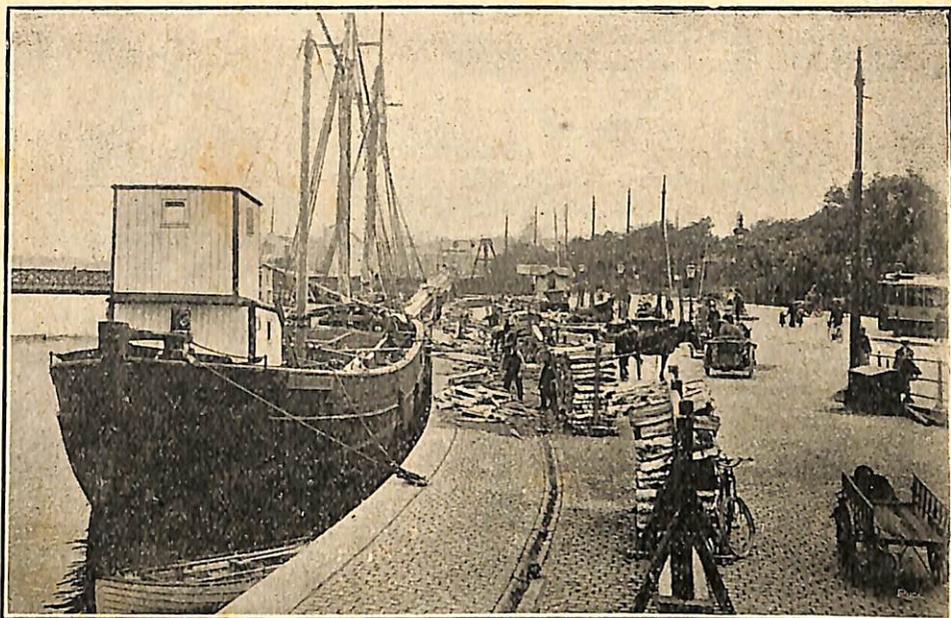
Les
MARCHÉS SUÉDOIS

Les marchés des pays septentrionaux sont moins flamboyants, moins colorés, mais aussi pittoresques et surtout beaucoup plus actifs que les marchés des régions méridionales.

Les gens du Nord vont au marché pour acheter ou pour vendre, non point pour parader et satisfaire une curiosité oiseuse.

Les marchés de Belgique, de Hollande, de Norvège, de Suède, sont des fourmilères où les populations vont et viennent, s'agitent et se démènent, avec une activité dont toute autre préoccupation que celle du commerce est totalement absente.

En Suède, les marchés les plus importants sont les marchés au bois. Ils se tiennent principalement dans les villes riveraines des cours d'eau importants, et surtout dans les ports de mer. Car le bois est, par excellence, en Suède, l'article d'exportation. Le marché au bois est, pour ainsi dire, perpétuel. Chaque jour de la semaine, de grands chariots attelés de chevaux ou de bœufs amènent sur les quais le bois de sapin et de chêne, scié en planches ou en bûches. On les décharge, on les arrange en tas géométriquement formés; et, ainsi, le bois attend la visite des acheteurs, qui viennent, non



Les marchés au bois qui se tiennent au bord des fleuves sont les plus importants; de magnifiques piles arrangées en tas géométrique attendent la visite des acheteurs.

immense de la forêt natale exhalait encore un soleilnel reproche!

Un autre marché important, mais localisé, est celui où les accortes et actives Suédoises viennent

vendre les galettes et gâteaux dont la confection constitue l'occupation principale de beaucoup de femmes de ce pays.

Nous voyons d'abord la *canneelecooke*, sorte de galette plate et semblable à un vaste disque. On la compose avec de la farine battue dans du lait additionné de jaunes d'œufs, de sucre et de cannelle. La *canneelecooke* se présente sous une double forme selon la cuisson; elle peut être molle, ou rigide comme le biscuit.

Il y a aussi le *cookebotterom*; c'est un pain dans la composition duquel entre de la farine, des œufs du beurre, des petits raisins de Corinthe. Le *cookebotterom* est le gâteau national des Suédois et aussi de plusieurs autres peuples septentrionaux. Il fait la joie des jours de fête. Et lorsqu'un Suédois a reçu dans sa maison un hôte qu'il aime ou qu'il veut honorer, il lui offre, pour emporter, un superbe pain *cookebotterom*. Terminons en signalant qu'à la fin de chaque marché, Suédois et Suédoises se réunissent pour manger une partie des *canneelecooken* qui n'ont point été vendues; et ils ne manquent pas de les arroser de larges rasades d'eau-de-vie.

LÉOPOLD COUSIN.



De bon matin les ménagères viennent s'approvisionner de beurre et d'œufs pour la confection des galettes.

seulement des régions circonvoisines, mais même de la France et de l'Allemagne.

Ce bois sert aux usages les plus divers, depuis la fabrication du papier, jusqu'à la construction des maisons et des navires et, même, à la distillation de cette essence spéciale qu'on appelle *esprit-de-bois*.

Selon les marchés conclus avec les acheteurs, planches et bûches sont embarquées sur les navires et partent vers les ports de l'Europe centrale. L'embarquement des planches produit un bruit énorme et d'une sonorité étrange. On sait que le bois est un excellent conducteur du son; une planche, portée d'abord sur l'épaule du chargeur, ou du déchargeur, selon le cas, et lancée ensuite à terre, jette en tombant un grondement qui rappelle assez la voix du tonnerre et dont l'écho se prolonge au loin sur le port. Comme si l'âme



LES MARCHÉS SUÉDOIS

La confection des « canneelecooken » occupe beaucoup de femmes de ce pays. Ces galettes plates constituent le régal favori des Suédois.

LES CONQUÉRANTS DE L'AIR

Au-dessus du Continent Noir

Par le
Capitaine DANRIT
(Commandant DRIANT)

CHAPITRE XII

A FORT-DESAIX (Suite.)

PENDANT que la jeune fille riait de sa panique, Paul Harzel se mit en devoir de dresser le bilan des approvisionnements d'huile et d'essence. La consommation, par bonheur, avait été moindre qu'il ne le craignait : le moteur, emporté dans le vent, avait fonctionné à vitesse réduite, si bien qu'il restait 128 litres d'essence, quantité, qui, en air calme, permettrait encore de franchir plus de 1,000 kilomètres.

Ce n'était pas le cas, malheureusement : à lutter contre la brise Ouest-Est qui persistait à souffler violemment, on n'en parcourrait pas le tiers.

Or, la colonne Magnien était encore à près de 400 kilomètres !...

De plus, il faudrait franchir de nouveau la double chaîne qui avait failli être si fatale à l'Africain et affronter le remous redoutable du ravin de l'oued Ourida.

Reprendre la direction de l'Ouest apparaissait donc comme une folle imprudence.

— Nous pourrions attendre ici que le vent tombe, proposa Paul Harzel.

— Et si des pillards, nous ayant vus descendre, nous tombent sur le dos? objecta Müller.

— Alors que faire? aller au Nil?...

Ils se regardèrent : cette proposition qui, en toute autre circonstance, eût fait bondir le prudent Alsacien, ne parut pas le choquer : évidemment il y avait déjà pensé...

— Dame, fit-il, pourquoi pas?

Paul Harzel, qui avait hasardé l'idée sans y croire, la trouva du coup réalisable; puis, son ardente imagination aidant, il la vit réalisée.

— Puisque le vent nous y oblige... dit Müller, se plaidant à lui-même les circons-

tances atténuantes : il nous emporte et nous mène! En luttant contre lui, nous ne rejoindrions jamais notre point de départ.

— Sans compter, ajouta Paul Harzel, que nous aurons battu un fameux record... D'Abécher au Nil!... Pauvre Tussaud! il en aura une attaque

— Ce n'est pas tout, reprit Müller étayant le projet; nous pourrions signaler aux autorités anglaises, si nous avons la chance d'en rencontrer, que les Snoussia ont massacré notre avant-garde et qu'ils ont trouvé un

niquer avec nous, je suis bien sûr qu'il n'hésiterait pas à nous en charger.

— Et on ne pourra pas lui reprocher, plus tard, le cas échéant, d'avoir été châtier le cheikh el Qaçi en territoire anglais.

— Sans compter que c'est franchir une frontière mal définie pour accomplir une besogne de salubrité publique devant laquelle l'Angleterre recule.

— Alors, c'est décidé, Müller, nous filons vers le Nil?...

Et comme l'Alsacien ne répondait point :

— Ne perdons pas de temps, insista le jeune homme.

— Et Frisch?

Cette évocation rappelait aux deux jeunes gens le but, l'unique but de reconnaissance dont ils avaient été chargés.

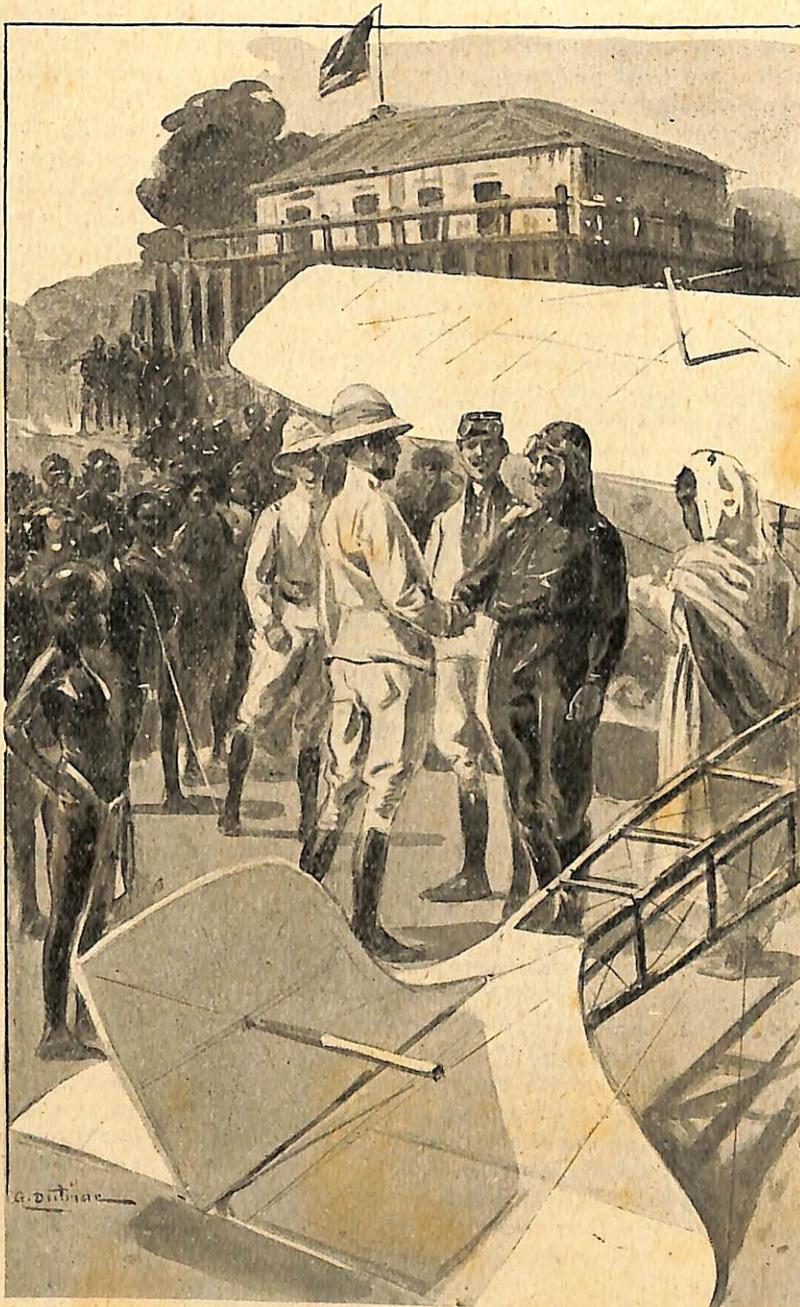
Ne le perdaient-ils pas de vue, depuis que leur raid, traversé par des incidents de toute nature, s'était prolongé d'une première nuit passée dans la montagne, et menaçait de se prolonger d'une seconde, dans le Bahr-el-Ghazal?...

— Frisch, s'il est amené à Kara — et Ourida semble en être sûre — n'y peut arriver avant demain ou après-demain, observa Harzel; encore faudra-t-il que les méhara marchent bien. Quant au colonel, s'il s'est arrêté hier à 28 kilomètres du camp de Frisch, il l'atteindra aujourd'hui. Nous l'aurons rejoint demain; il n'y a donc pas de temps perdu.

— Il n'y a de fâcheux que l'incertitude où nous laissons notre chef.

— Quant à cela, tu l'as prévenu une fois pour toutes. L'aviateur, en Afrique, et même en Europe, ce n'est pas le cavalier qui rentre au cantonnement le soir avec son rapport : c'est un organe délicat qui casse du bois en route et qui répare; qui rencontre un mauvais vent et qui doit attendre l'accalmie... Il faut qu'on s'habitue à le voir passer des nuits dehors et à rentrer avec la brise. Plus j'y songe, plus je suis convaincu que, toute idée de record mise à part, nous n'avons qu'un moyen de nous réapprovisionner, c'est d'aller vers le Nil.

— Tout au moins de gagner un poste anglais du Bahr-el-Ghazal, répondit Müller. Je me suis laissé dire que l'Angleterre a organisé sérieusement toute la série des étapes marquées par Marchand dans cette région : Tambura, Fort-Gouly, Les Rapi-



AU-DESSUS DU CONTINENT NOIR

« Good Morning, sir, » articule tranquillement l'officier anglais. (P. 257, col. 1.)

refuge sur le territoire égyptien... Nous leur donnerons la position exacte de Kara, qu'elles semblent ignorer, et si nos voisins n'entreprennent rien contre ces bandits, du moins le colonel pourra-t-il attester qu'ils ont été prévenus.

— Bravo, Müller! approuva Paul Harzel de plus en plus emballé. C'est une mission, en somme, que les contingences nous imposent, et si le colonel pouvait commu-

des, Fort-Desaix; elle doit avoir sur le Soueh et le Bahr-el-Ghazal des canots à pétrole qui se fabriquent maintenant en série partout. Nous avons donc chance de trouver de l'essence en allant vers l'Est, tandis que nous sommes à peu près sûrs d'un arrêt, faute de combustible en revenant sur nos pas.

— Eh bien ! partons.

— Partons ! répéta Müller, tout à fait décidé. Et, ma foi, ajouta-t-il en plaisantant, s'il faut aller jusqu'à Fachoda, nous irons !

— A Fachoda ? répéta comme un écho Paul Harzel tout vibrant ; mais sûrement nous irons ! Il faut y aller, Müller ! Songe donc : refaire cette tranche de l'expédition Marchand en aéroplane... Quel coup pour les Anglais !

— Quelle distance avons-nous d'ici là ? demanda l'Alsacien.

Paul Harzel fit courir son curvimètre sur la carte :

— En ligne droite, 800 kilomètres.

— Une promenade pour l'*Africain* : mais une promenade qui « enfonce » tous les circuits européens. Seulement, seulement... un détail me chiffonne, auquel je n'avais pas songé...

— Quoi donc ? interrogea Paul Harzel qui voyait dans la prolongation de leur randonnée la continuation de son idylle.

— Il y a le Marais, le fameux Marais où s'est perdu Gessi, et que Baratier a mis vingt-cinq jours à franchir.

— Parce que Baratier ne faisait parfois que 3 kilomètres par jour, et encore en poussant son bateau dans les hautes herbes dix-huit heures sur vingt-quatre. Au lieu de nous traîner comme lui dans la vase, ainsi que des vers de terre, nous n'avons qu'à nous laisser emporter par notre hélice. Nous arriverons en quelques heures... un record, te dis-je !

— C'est vrai ; mais à condition de ne pas avoir la fâcheuse panne dans le Marais...

— Bah ! la panne, n'y pensons pas. Tiens ! on dirait que le vent fraîchit.

— Ne perdons plus une minute, alors : le soleil est déjà haut.

— Le temps d'aller faire une petite provision d'eau, pour le cas où nous n'atterririons plus.

Müller sourit : son compagnon oubliait l'essence, qui était le sang même de l'aéroplane ; il n'oubliait pas l'eau, boisson exclusive d'Ourida.

Le coup de foudre, décidément ! pensa-t-il.

Le départ s'effectua sans difficultés. Il suffit d'écartier quelques pierres éparses sur le champ que devait parcourir le chariot, et l'*Africain* s'enleva sur moins de 20 mètres, sans avoir besoin de recourir à son hélice horizontale.

Ourida avait repris sa place sans mot dire, sans même s'enquérir de la destination, et, lorsqu'elle vit le monoplan s'enlever en tournant le dos aux montagnes, elle ne manifesta aucun étonnement.

Visiblement, le bel élan qui l'avait poussée à s'embarquer sur l'aéroplane, pour

aider à la délivrance de l'risch, était tombé.

Les émotions par lesquelles elle venait de passer, le prestige, surtout, presque surnaturel, dont Paul Harzel se paraît à ses yeux, avait orienté sa nature prime-sautière vers d'autres sensations : elle ne se demandait plus où l'on allait, pourvu que « lui » fût du voyage.

Lorsque l'*Africain* atteignit 500 mètres, Müller consulta la boussole et mit franchement le cap à l'Est.

Le ruisseau naissant auquel Ourida s'était désaltérée s'élargissait rapidement, prenait des allures de rivière, et, de tous côtés, comme s'ils sourdaient de terre, au lieu de descendre des montagnes, d'autres rubans argentés se détachaient sur le tapis clair des prairies et le vert foncé des grands arbres.

Les roches, en effet, avaient disparu, et une végétation puissante avait conquis le sol.

Maintenant, l'aéroplane dominait une forêt peuplée de végétaux géants, immense champ d'émeraudes sur lequel étaient semées des clairières tout illuminées des reflets miroitants de nombreux étangs... Spectacle féerique, succédant, presque sans transition, à celui de l'aridité de la plaine et de la désolation du chaos montagneux que les aviateurs venaient de traverser.

Müller ne partageait pas l'enthousiasme que ses compagnons laissaient déborder en exclamations admiratives. Pilote avant tout, il songeait que ce paradis terrestre constituerait le plus détestable des terrains si l'*Africain* était obligé d'atterrir ; il écoutait avec anxiété le ronflement de son moteur, un peu préoccupé par certains ébranlements qu'il percevait dans le bâti de la machine.

Quant à Ourida, elle jouissait avidement des beautés du paysage que sillonnaient maintenant, en tous sens, de véritables rivières.

Dans les régions désertiques, qu'elle avait habitées, elle avait connu, certes, des oasis ombreuses ; mais c'étaient de simples îlots de verdure perdus dans le Çahra, et le feuillage sévère, uniforme des palmiers, n'était en rien comparable à cette débauche, cette orgie de végétation aux tons et à l'aspect indéfiniment variés.

Elle avait entendu dire qu'il existait des contrées, très lointaines, où les arbres, vainqueurs du sable, étendaient sur de vastes espaces la voûte continue de leurs cimes altières ; où des sources d'eau pure jaillissaient à chaque pas, comme dans le « jenna » l'Eden ; où la terre produisait sans effort, en toute saison, des fruits exquis et des fleurs embaumées...

Et voici, qu'en suivant les Roumis, elle atteignait les portes de ce pays enchanté...

Les rivières, à présent, confondaient leurs eaux dans une succession de lacs parsemés de petites îles et envahis de roseaux gigantesques...

Puis, la forêt disparut, faisant place à un sol rougeâtre, craquelé, déchiqueté çà et là par l'arête de roches ferrugineuses ;

les cours d'eau s'y engageaient comme à regret ; resserrés dans leur lit, ils franchissaient en cascades des seuils de granit brun, puis s'enfuyaient vers le Nord-Est.

— Toutes ces rivières vont au Bahr-el-Ghazal, observa Paul Harzel dans le portavoix ; le Soueh ne doit pas être loin. Si tu t'élevais davantage, je pourrais m'y reconnaître, car je puis me servir maintenant de la carte de Baratier, la plus exacte qui ait été dressée de cette région.

— Nous sommes donc sur l'itinéraire de la mission Marchand ?

— Pas encore : elle venait du Sud-Ouest, du Mbomou, affluent de l'Oubanghi, et c'est ainsi qu'elle a évité la montagne de Djila. Quand nous aurons atteint le Soueh qui, lui, se jette dans le Bahr-el-Ghazal, nous serons dans le sillon qu'elle a tracé.

Müller, déférant au désir de son compagnon, était monté à 1.200 mètres.

Vu de là-haut, le système fluvial se précisait : les divers cours d'eau allaient en grossir un autre, bordé de bois et de collines, qu'on commençait à entrevoir dans le lointain.

— Le poste des *Rapides* est par là, dans le Sud-Est, indiqua Paul Harzel, comme si Müller eût pu voir son geste. Si tu obliquais de quelques degrés vers le Sud, nous couperions sûrement le Soueh tout près de *Fort-Desaix*.

Docile, le pilote donna un léger coup de barre et, moins d'une demi-heure après, une large rivière apparut, déroulant ses capricieux méandres entre des touffes de hautes herbes et de pittoresques bouquets d'aunès.

— Le Soueh, annonça Paul Harzel : cette fois c'est bien lui et nous sommes sur la bonne voie. En descendant son cours, nous rencontrerons vers le Nord un poste anglais, sinon nous pousserons jusqu'au Bahr-el-Ghazal.

— Un village ! s'écria Ourida.

— Non, ce n'est pas un village, rectifia l'officier observateur en abaissant sa jumelle : c'est une « termitière », un village de fourmis.

La jeune fille répéta le mot sans comprendre, car si elle avait entendu célébrer les pays à végétation puissante, elle ignorait que les « termites belliqueux » y construisent de véritables *kçour*, que leurs habitations coniques atteignent jusqu'à 4 et 5 mètres de hauteur, et que le mortier gâché par les innombrables ouvriers de leurs colonies fût susceptible d'acquiescer à la dureté de la brique.

Mais les fourmis blanches ne sont pas les seuls habitants de cette contrée féconde.

Des signes certains décèlent aux investigations d'Harzel la présence de l'homme. Les indigènes, cependant, n'apparaissent nulle part ; leurs cases, sans doute, sont dissimulées dans les fourrés, le long des rives...

L'officier recueille d'autres indices : des espaces défrichés, des cultures reconnaissables à leur forme régulière et à leur teinte uniforme, des barques cachées dans les roseaux, des troupeaux de bœufs cou-

chés au bord de mares que des canaux rectilignes mettent en communication avec le Soueh... Il est de toute évidence que l'on approche, soit d'un poste européen, soit d'un centre indigène important.

Müller ralentit et descend, volant au-dessus de la rivière, dont il suit les sinuosités par une succession de virages habiles.

La population enhardie se risque; elle se montre, des groupes se forment, de plus en plus nombreux, sur les deux rives du Soueh... Toutes les faces noires sont tournées vers l'aéroplane.

Mais de nouveau Ourida, à qui rien n'échappe, tend le bras vers la rive gauche; elle explique avec force gestes qu'elle a aperçu quelque chose de rouge au milieu des arbres.

Müller vire aussitôt : il se rapproche du sol en décrivant des spirales.

Ces nègres ahuris ne lui paraissent pas dangereux.

— Le pavillon anglais ! déclare Harzel qui a fouillé avec sa lorgnette dans la direction indiquée par Ourida.

Effectivement, les couleurs britanniques — l'étendard rouge au jack bleu — flottent au sommet d'une construction carrée, variété de bordj, assise sur un petit mamelon, au centre d'une clairière.

Au fur et à mesure que l'aéroplane s'abaisse, les détails se précisent : des cris, des appels montent jusqu'aux aviateurs : la clairière s'emplit en quelques instants d'une foule bigarrée : des Européens surviennent.

Ils tranchent de suite, avec leur visage pâle et leurs vêtements blancs, sur la houle sombre des Soudanais... On agite des voiles, des ceintures...

— Ici, tiens, Müller ! un emplacement de choix...

Et, avec une maestria superbe, l'Africain se pose au milieu d'un rectangle parfait encadré de raies blanches.

— Ah ! par exemple... un tennis ! un tennis en plein Bahr-el-Ghazal !

L'éclat de rire arraché à Paul Harzel par cette désopilante constatation s'éteint dans une quinte de toux...

Les indigènes entourent l'aéroplane, mais leur cercle intimidé se tient à distance respectueuse... Un mouvement en avant, se dessine cependant, lorsque Ourida saute à terre.

Mais voici les Européens : ils écartent la foule sans ménagement.

— Good morning, sirs ! articule tranquillement l'un d'eux, qui paraît être le chef.

C'est un colosse aux yeux bleus, au teint clair, aux favoris roux, aux dents saillantes, le type accompli de l'Anglo-Saxon; il porte la tenue coloniale : vêtement blanc à boutons dorés, casque de moelle de sureau décoré d'un attribut indistinct.

— Good morning ! répètent machinalement les deux aviateurs, fort empêchés de continuer la conversation dans une langue qu'ils ne connaissent guère que pour avoir vu jouer autrefois la jolie saynète *L'anglais tel qu'on le parle*.

— Frenchmen ? continue leur interlocuteur.

Les deux amis font un signe de détresse qui amène un sourire sur le visage jusqu'à l'impassable du fonctionnaire anglais : il prononce, dans ses dents, quelques mots à l'adresse d'un jeune officier, souple, élané, à la physionomie ouverte et sympathique qui se tient à ses côtés.

— Messieurs, dit aussitôt ce dernier en excellent français, permettez-moi de vous présenter le capitaine John Harris, commandant du poste de New-Brighton.

Et il désigne, de la main, son chef...

— Ses officiers, ajoute-t-il, en nommant deux des assistants qui s'inclinent avec raideur.

— Et votre serviteur, lieutenant Patrick O'Donnell. Ma mère est Française, et j'ai eu le plaisir de faire une partie de mes études à Paris.

Les aviateurs se présentent à leur tour.

La glace est rompue, et grâce aux bons offices d'O'Donnell, l'entretien prend dès lors une tournure cordiale et animée.

(A suivre.)

CAPITAINE DANRIT.

(Commandant DRIANT.)

UNE CURIOSITÉ DU PAYS DE GALLES

La Plus grande cheminée du monde

C'est la petite et sombre ville de Cumavon près d'Aberavon dans le pays de Galles qui peut se flatter de posséder la plus longue cheminée de l'univers, et cela est assez juste, en somme, dans une contrée où l'industrie de la fonte du cuivre produit une épouvantable fumée.

Il se passera sans doute bien du temps avant qu'une autre ville ravisse son record à Cumavon, car cette cheminée invraisemblable n'a pas moins de 2,218 mètres de longueur, ce qui représente un peu plus de sept tours Eiffel, mises bout à bout...

Il y a environ soixante ans, la fumée produite par les usines constituait une véritable plaie pour le pays. Non seulement le soufre et l'arsenic en suspension dans l'atmosphère empêchaient l'herbe de pousser à plus de vingt milles à la ronde, mais la population elle-même était cruellement décimée.

On fit venir des ingénieurs de très loin pour étudier la question. On essaya différents systèmes pour remédier à ce déplorable état de choses, mais en vain. Finalement, M. Robert Brenton qui devait créer plus tard le « Sind Railway » aux Indes, résolut le problème.

Les usines étaient situées au pied d'une montagne haute et escarpée. M. Brenton construisit une cheminée tout le long de cette montagne, depuis la base jusqu'à environ 35 mètres du sommet, en suivant les accidents du terrain.

De la sorte, la fumée se disperse dans l'atmosphère à une telle hauteur au-dessus de la ville que le pays n'en souffre plus. Un système de ramonage spécial a été installé à l'intérieur de la cheminée. Au cours de ce nettoyage qui a lieu une fois par an on ne retire pas moins d'une tonne de poussière de cuivre de la suie.

A quarante ou cinquante milles de distance, on peut apercevoir la tête de cette cheminée gigantesque au sommet de la montagne.

A. R.

MAGNIFICENCES ASIATIQUES

Le Couronnement du roi de Siam

Il serait matériellement impossible de relater ici les innombrables incidents qui entrèrent dans le cérémonial du couronnement d'un roi de Siam. Qu'on en juge par ce premier détail : le nom du nouveau souverain.

Le fils et successeur de Chulalongkorn, dont le règne n'avait pas duré moins de quarante-deux ans, sera connu dans l'histoire sous le nom de Somdeteh Phra Paramende Maha Vajiravudh Mougkut Klao.

La cérémonie commença dès la pointe du jour quand le nouveau roi, en présence de ses principaux courtisans et ministres, procéda à ses ablutions. Il se rendit alors processionnellement dans une cour du palais royal de Bangkok, où des brahmines lui présentèrent huit fioles d'eau puisées dans les huit provinces siamoises.

Entouré de ses porteurs d'éventail, le roi, pieds nus, et revêtu d'une robe blanche brodée d'or, prit place dans un fauteuil. Se prosternant à tour de rôle devant lui, les huit prêtres lui offrirent les huit vases d'eau consacrée en récitant des prières. Et le souverain pénétra alors dans le Dusit-Maha-Prasad, la fameuse salle du trône, d'une architecture et d'une richesse uniques en Asie.

Une heure plus tard, aux sons des conques sonnées par les brahmines, le roi, vêtu cette fois de ses vêtements royaux, prenait place sur un trône qui reposait sur une pierre sacrée, pierre qui a servi au couronnement des rois siamois depuis des siècles.

Les prêtres psalmodièrent des prières, et tous les grands du royaume, portant l'étendard royal, les insignes du pouvoir et des armes antiques, défilèrent devant le trône et se rangèrent en face du monarque.

Enfin, un noble apporta la couronne, se prosterna aux pieds du roi et lui présenta la couronne d'or, qu'il posa lui-même sur sa tête.

Comme si ce geste était le signal attendu avec impatience par mille démons, un vacarme extraordinaire éclatait.

Des nuées de soldats, de prêtres, d'enfants, faisaient retentir dans les cours environnantes des gongs sonores, des conques aux accents stridents et les détonations de l'artillerie grondaient sur cette marée de sons divers, accompagnés de l'hymne national siamois qu'un corps de musique militaire exécutait.

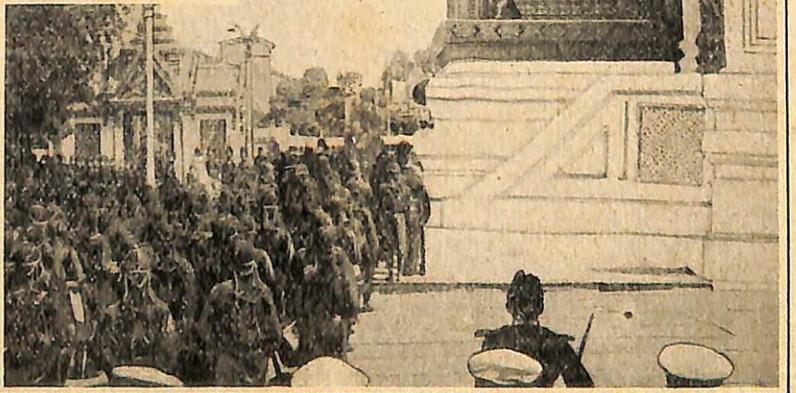
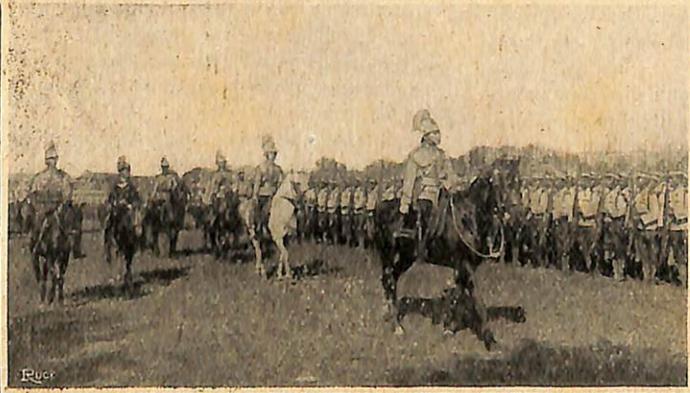
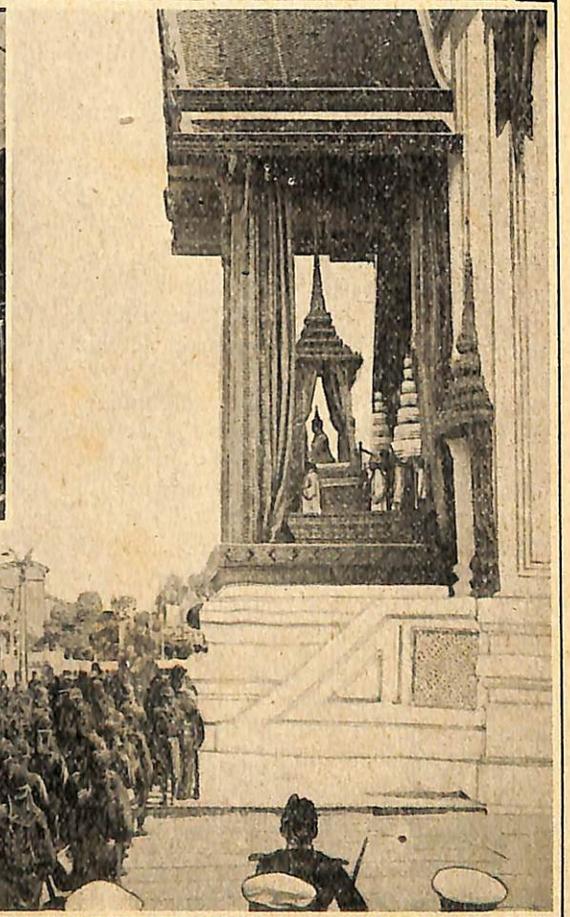
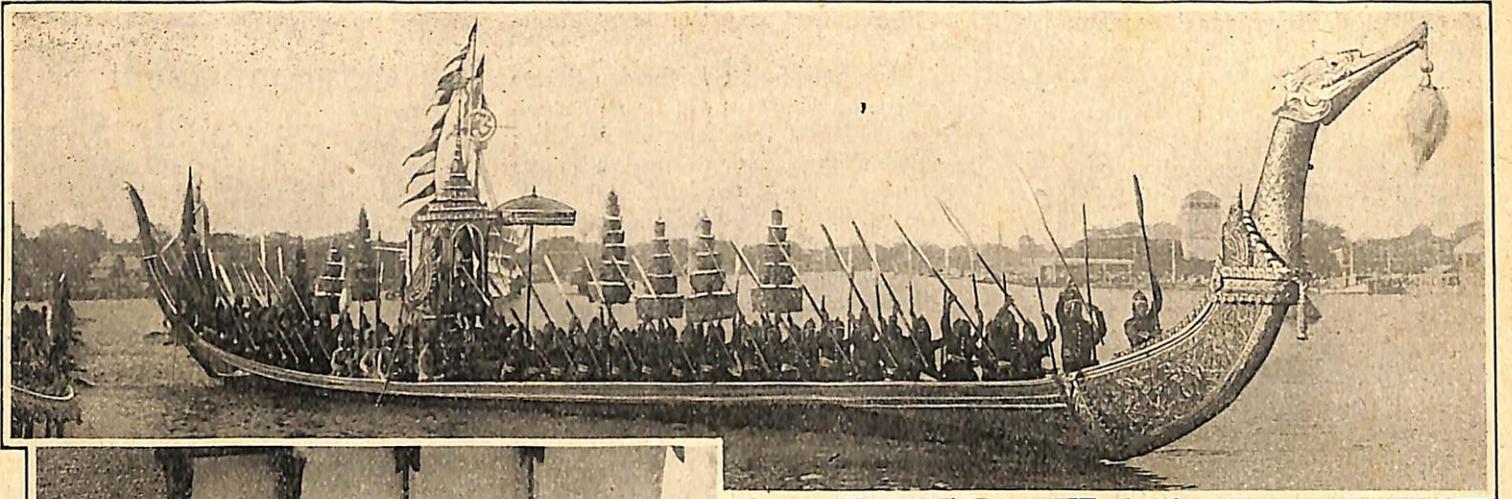
Le nouveau roi disparaissait aux yeux des spectateurs, mais pour apparaître quelques moments plus tard sur le balcon du palais. Comme la musique à l'européenne et un corps de musiciens indigènes venaient d'entonner un hymne antique, des prêtres tiraient les rideaux qui entouraient le balcon et les fonctionnaires massés dans la cour tombaient à genoux, à la vue de leur roi qui leur apparaissait dans la posture traditionnelle de Bouddha, comme une statue.

Il garda cette attitude l'espace de deux minutes, prononça quelques paroles, et la rapide vision disparut derrière les rideaux.

Puis ce fut la promenade solennelle en palanquin, quand le roi se rendit au temple de Wat-Prakeo où, devant la statue de Bouddha, et en présence de cent prêtres, dirigés par le « pape bouddhiste », le Saint Prince Vajiranana, il fit le serment de défendre la religion nationale.

Enfin, il revenait processionnellement au palais d'où il ne sortirait que le lendemain pour se rendre au temple de Wat-Chang, à bord de l'étrange galère royale manœuvrée par cinquante rameurs.

A. LEBLANC.



LE COURONNEMENT DU ROI DE SIAM

Le roi de Siam à bord de la galère royale. Les prêtres portant les eaux sacrées viennent se prosterner devant le souverain. La décoration des rues de Bangkok. Dans une pose hiératique, le roi apparaît à son peuple sur le trône de ses ancêtres. Revêtu d'un costume européen, il passe ses troupes en revue.



HARPON POUR HIPPOPOTAMES

Sur le sentier suivi par l'hippopotame, les nègres tendent traîtreusement une corde qui correspond avec un bloc de bois légèrement retenu dans un arbre. A ce bloc se trouve fixée la pointe d'un harpon qui, au déclanchement produit par le passage de l'animal, pénètre dans ses chairs et s'y fixe profondément.

LE VAMPIRE DES ÉTATS-UNIS DU SUD

Le Mal de la paresse

Parmi la population blanche des États-Unis du Sud, c'est-à-dire dans les Carolines du Nord et du Sud, en Georgie, en Floride, dans l'Alabama et le Mississipi, on rencontre des familles entières qui souffrent d'une maladie terrible qu'on appelle le « mal de la paresse ».

Ceux qui en sont affectés sont atrophiés, anémiés à l'excès et dégoûtés de tout travail, à tel point qu'ils ne cherchent même pas leur nourriture, se contentant de dévorer ou plutôt de chiquer tout ce qu'ils trouvent à leur portée. On appelle communément ces malheureux les « mangeurs d'ordures », et l'on comprendra bien ce nom quand on saura que les matières qu'ils chiquent continuellement sont les suivantes : de la résine, des grains de café, du sel, des cendres de cigares, des graviers, du sable, de l'argile, de la boue, de la chaux, des crayons d'ardoise, des coquillages, du bois, du coton à l'état naturel, du drap d'étoffe, des souris et de jeunes rats.

Quelques-uns même vont jusqu'à les mâcher vivants!...

Cette mastication d'objets tout à fait impropres à l'alimentation du corps de ces émancipés semble pourtant leur être absolument suffisante pour les empêcher de mourir de faim.

Or, cet état de choses a profondément ému les savants américains. On compte en effet, dans la Caroline du Nord principalement, plus de deux millions d'individus dont le travail servirait à la fertilisation de ces régions et qui sont aujourd'hui complètement inutiles, rongés qu'il sont par le « mal de la paresse ».

En 1902, au Congrès sanitaire pan-américain, le résultat des recherches faites par le docteur Stiles et son rapport furent tout d'abord tournés en dérision par toute la presse américaine.

Il fallut bien néanmoins se rendre à l'évidence : le docteur Stiles avait trouvé la cause initiale du mal dont souffrent les blancs, et principalement les immigrants d'Europe dans cette région des États-Unis.

Il s'agissait d'un ver microscopique, depuis longtemps déjà connu sous le nom de « ver à crochet », non seulement à cause de la forme recourbée qu'affecte la partie supérieure de sa tête, mais de ses pattes crochues aussi qui lui servent à s'agripper aux différents organes du corps où il pénètre par les pores de la peau et tout le système pileux.

Des expériences nombreuses du docteur Stiles, il ressortait que tout ce que les « mangeurs d'ordures » mastiquaient, chiquaient, ou avalaient, servait uniquement à nourrir le parasite qu'il dénonça aux sociétés savantes comme le vampire des États-Unis du Sud.

Le praticien avait été grandement aidé, disons-le, par les études faites par le pasteur allemand Goeze, en 1782, sur le parasite

qu'il n'avait encore rencontré que dans le corps de certains animaux, en les disséquant. Un zoologiste allemand, Froelich, avait également corroboré les dires de son prédécesseur en 1789. Mais, tandis que le premier lui avait donné le nom de *Haarrundwurm* (ver rond comme un cheveu), le second l'appelait *Haakenwurm* (ver à crochets), créant ainsi la famille *Uncinariæ* (mot générique dérivé d'*Uncinus*, crochet).

Dès 1789, l'espèce du parasite se trouvait donc déjà parfaitement établie et sa présence reconnue chez certains animaux.

Les recherches du docteur Stiles lui permirent, en outre, de reconnaître ce microbe — selon les travaux du professeur Dubini, de Milan — chez les terrassiers ayant travaillé au percement du Saint-Gothard en 1843; sa présence avait été reconnue également par le professeur Bozzolo de Turin, chez des ouvriers qui y travaillaient encore en 1879.

Dès lors, de curieux rapports parvinrent de toutes parts aux différentes académies de sciences : le fameux ver à crochets faisait de terribles ravages à Calcutta, dans le Sud du Bengale, à Ceylan, à Bornéo, au Japon, dans l'archipel malais, en Tunisie, en Algérie, au Cap — et principalement dans les mines de Kimberley — en Abyssinie, à Zanzibar, à Madagascar et en Egypte.

Grâce au docteur Stiles, qui, en signalant le mal, en offrait également le remède, les autorités américaines s'efforcèrent de combattre les ravages causés sur les blancs par le « vampire des États-Unis du Sud », en cherchant à guérir le fameux « mal de la paresse », qui a pour nom plus scientifique l'*Uncinariase*.

ALFRED DUCASSE.

LE FANATISME EN RUSSIE

La Secte des Étouffeurs

Lorsqu'on nous rappelle que, chez certains peuples sauvages, les hommes valides tuent les vieillards des deux sexes, afin de leur épargner les souffrances et les ennuis de la caducité, nous blâmons cette étrange compréhension de la piété filiale; cependant, nous ne sommes pas étonnés. Mais si l'on nous apprend qu'en Europe même, en Russie, une semblable barbarie constitue, depuis quelque temps, le fond essentiel d'une religion et le rite principal de sa liturgie, voilà qui, véritablement, est fait pour nous déconcerter.

C'est dans la ville de Saratoff que s'est fondée la secte des *Étouffeurs*. Elle prend pour point de départ et elle professe pour dogme que, si l'on veut aller au ciel, il faut mourir à soixante ans révolus. Il y a, disent les *Étouffeurs*, toutes sortes de preuves bibliques et philosophiques qui viennent à l'appui de ce principe, dont tous les adeptes sont convaincus.

C'est pourquoi, dès qu'un membre de la secte a atteint ses soixante ans, il doit le déclarer et consentir au sacrifice de sa vie. Tous les *Étouffeurs* se réunissent dans une vaste salle qui leur sert de temple. Au milieu est placé un large sofa, qui supporte de nombreux coussins.

Tout à coup, tandis que l'assemblée attend l'heure solennelle, la porte de la salle s'ouvre, et voici qu'apparaît le cortège à la fois funèbre et triomphal, puisque la victime ne va mourir que pour gagner une félicité éternelle.

Les plus vénérables parmi les *Étouffeurs* apparaissent, tenant en main des cierges allumés et chantant des psaumes, d'une voix très forte, de manière à étourdir le cerveau du candidat au ciel.

L'homme qui va quitter ce monde, le « voyageur », comme dit la secte, s'avance au milieu de ses coreligionnaires. Si c'est une « voyageuse » elle a la tête couverte d'un voile blanc.

Le groupe des prêtres *étouffeurs* fait trois fois le tour de la salle pour que l'attitude du « voyageur » édifie les assistants. On a soin, du reste, de revêtir celui-ci d'une dalmatique de soie brillamment brodée d'or, pour que la foule et lui-même aient les regards fascinés.

Le dernier psaume est un chant de triomphe. On célèbre l'entrée au ciel du voyageur terrestre. Puis, on le fait assoir sur le sofa. Et aussitôt, pour réprimer la résistance instinctive, on le renverse, on saisit les coussins, on en couvre sa tête, sa poitrine, même ses membres. Les prêtres *étouffeurs* appuient et pressent de toutes leurs forces, cependant que l'assemblée tout entière redouble d'ardeur à chanter la gloire du « voyageur ».

Ajoutons que le nombre des *Étouffeurs* s'accroît de jour en jour, dans la ville de Saratoff, et dans les campagnes environnantes. ROBERT DUNIER.

LES CHASSES CURIEUSES

Harpon pour hippopotames

L'hippopotame, l'énorme « cheval de rivière » au cuir épais, habile à se dissimuler dans les marais et les fleuves, ne constitue pas une proie facile à atteindre. Mais les noirs apprécient tellement sa chair qu'ils ont recours à mille ruses pour le combattre.

L'attaquer à la sagaie est bien imprudent, car, malgré sa corpulence, l'hippopotame ne manque pas d'agilité. Ses charges sont terribles et il vaut mieux le combattre à bonne distance. Certaines tribus du Congo et du Zambèze le chassent au harpon et en canot absolument comme les pêcheurs de baleine attaquaient le grand cétacé avant l'invention du canon harponneur. Mais la façon la plus curieuse de tuer le gros animal est la suivante :

On suspend à un arbre près de la rive et à un endroit où l'hippopotame a l'habitude de prendre pied, une énorme pièce de bois, plus lourde d'un bout que de l'autre. L'extrémité la plus pesante se termine par une longue pointe métallique très aiguë, sorte de harpon destiné à percer facilement la peau de l'animal et à le blesser mortellement autant que possible.

On comprend la simplicité du système. En heurtant au passage une corde habilement tendue en travers du sentier et reliée à l'appareil, celui-ci, qui est placé en équilibre instable, tombe la pointe en avant sur le dos de l'animal. Quelquefois, mais rarement, l'hippopotame est blessé si dangereusement qu'il tombe à quelques pas de là. Le plus souvent, il se rejette dans le fleuve en entraînant sur son dos le harpon cruel qui le déchire, énorme banderille dont, malgré ses plongées et ses efforts désespérés, il n'arrive pas à se débarrasser. Dans leur prévoyance, les noirs ont attaché au harpon une longue corde qui se termine par un objet flottant, pièce de bois ou autre, absolument comme les pêcheurs font pour la baleine.

Et l'énorme bête aura beau se cacher, ses ennemis partis en pirogue, à sa suite, finiront bien par la retrouver. Au fond d'une crique ou sur un îlot vaseux, elle rendra le dernier soupir, percée par vingt lances acérées, tandis que, hallali des chasseurs du fleuve, monteront dans l'air les cris de ses ennemis impitoyables.

Cyrille VALDI.

LES GRANDES AVENTURES

Capitaine

Bo

Vif-Argent

Épisodes de la Guerre du Mexique (1862-1867).

par Louis BOUSSENARD

Deuxième Partie. Dans le Tamaulipas.

CHAPITRE VIII (Suite.)

VIF-ARGENT a mis le couteau en main... Il faut qu'il passe... il passera... Mais l'animal est encore plus agile que lui...

Il a fait un saut gracieux, ondulé — qu'en toute autre occasion l'artiste eût admiré... et il est tombé sur le bloc que Vif-Argent occupe... Mais la vivacité même de son élan lui est fatale.

Il glisse sur la surface polie et il lui faut toute la robustesse de ses énormes griffes pour qu'il puisse, en les enfonçant dans la pierre, éviter une chute dans le gouffre...

Vif-Argent profite de son avantage momentané et lui lance son couteau en plein dans la tête...

L'animal ne tombe pas : au contraire, la douleur de son horrible blessure décuple ses forces. D'un tour de reins, il se redresse et bondit sur le jeune homme...

Le couteau est resté dans la plaie. Notre héros est désarmé.

Alors, voyant la gueule ardente dardée vers lui, il noue ses doigts à la gorge du jaguar, il les enfonce dans la chair jusqu'à ce qu'ils se rejoignent... L'animal a un rugissement de détresse, et de ses pattes lancées en avant, au hasard de l'agonie, il s'accroche aux vêtements de Vif-Argent qui, arc-bouté sur ses jambes, résiste à la tension que ce corps exerce sur lui.

De son bras tendu, et qui n'a pas lâché la gorge du fauve, il parvient à éloigner les crocs féroces et les griffes qui effleurent sa chair.

Mais il y a une telle vitalité dans la bête sauvage qu'elle se débat encore avec une vigueur furieuse...

Vif-Argent sent qu'il va perdre l'équilibre... Ce sera l'engloutissement dans le torrent qui fracassera ses membres...

Il est perdu!... Adieu, ses camarades! Adieu, sa mère!...

Un sifflement retentit, bizarre, strident...

Une flèche partie on ne sait d'où a traversé le corps du jaguar, l'a atteint au cœur... l'animal frappé à mort a desserré son étreinte... Vif-Argent a dégage ses doigts de sa gorge...

Et le fauve roule

dans le gouffre... tandis que le jeune homme, à demi renversé, embrasse le bloc de pierres et résiste à l'entraînement...

Il se redresse, il est debout...

Et il voit, vers la mi-hauteur du roc qui lui fait face, un Indien qui lui adresse des signes, puis descend rapidement, atteint l'amas de pierres, lui tend la main sur laquelle il s'appuie...

Tous deux atteignent l'autre bord...

Et Vif-Argent n'a pas même le temps de revenir de son émoi...

L'Indien se prosterne devant lui, lui tend les bras et crie de sa voix gutturale : « Mossou Delôme! Mossou Delôme!... »

CHAPITRE IX

Une vraie surprise. — Vive le capitaine. — Un peu de cuisine. — Neuf hommes qui ne sont que huit. — Tout en étant neuf. — Perquisition. — Une améthyste. — Aux armes!

Se trouver à quinze cents lieues de son pays, sur un écoulement de roches, sortir d'un entretien regrettable avec un jaguar, léopard ou puma, avoir vu la mort d'aussi près qu'il peut être donné à un vivant de la reconnaître... Et s'entendre tout à coup appeler par son nom...

Un nom que personne ne connaît — sauf Mistoufle et M. de Tucé — et que prononcé presque correctement un Indien au visage bariolé, qu'on n'a jamais vu et qui vient de vous sauver la vie dans les circonstances les plus extraordinaires...

Il faut avouer que, comme on dit à Paris, ce n'est pas banal...

Vif-Argent, encore un peu étourdi en raison de la lutte qu'il vient de soutenir, ne comprend pas pourquoi cet Indien — qui lui est parfaitement inconnu, est à genoux devant lui et lui baise les mains...

Et surtout comment il se fait qu'il parle français...

Il le relève et l'examine attentivement : « Qui es-tu? fait-il, toi qui viens de me sauver la vie... »

— Ho! ami! ami! grand ami! fait l'Indien qui semble saisi lui-même d'une émotion indicible. Attends!... Je te regarde... Tu es Jean, le petit Jean.

— En effet, Jean Delorme, c'est bien mon nom...

L'Indien bat des mains, son visage rayonne, éclairé d'une joie intense.

Vif-Argent voudrait l'interroger, avoir le mot de cette énigme.

Mais l'Indien ne lui en laisse pas le temps « Viens! viens! » dit-il.

Il le saisit par la main, écarte des touffes de broussailles et découvre un sentier qui serpente le long du roc. Il l'entraîne et Vif-Argent le suit docilement, heureux de respirer, heureux de vivre, et surtout curieux des suites de l'aventure.

Depuis quelques heures, il a tant lutté pour ne pas mourir...

Ils montent, et au bout d'une dizaine de minutes, arrivent au sommet de la falaise.

L'Indien ne s'arrête pas et l'encourage du geste, en répétant :

« Viens, moussu Delôme, viens. »

Ils ont contourné un bouquet de bois : là, sur un pont fait d'un arbre jeté en travers, ils franchissent le torrent dont Vif-Argent aperçoit dans les profondeurs la ligne argentée qui se perd dans des flots d'écume... Enfin, ils ont devant eux les murs d'une habitation, d'une hacienda qui semble plutôt une forteresse...

L'Indien va droit à une porte, l'ouvre et pousse Vif-Argent dans une vaste salle...

Des cris s'élèvent, une tempête d'acclamations joyeuses...

« Vif-Argent! Capitaine!... »

Déjà Mistoufle s'est jeté dans ses bras, pleurant, gloussant, ne pouvant pas articuler un mot intelligible...

Tous arrivent à la rescousse, heureux de lui serrer la main. C'est qu'en vérité ils avaient désespéré de le revoir...

Comment se trouvaient-ils là, dans l'hacienda où Vif-Argent avait failli périr? Siori, l'Indien, leur avait servi de guide.

Habitué à rôder dans les bois, à travers les fondrières, les collines de la Huasteca, il a découvert de longue date le repaire des Matadors et il n'a pas douté un seul instant que le chef des Colorados ait été entraîné dans cet asile imprenable.

C'est là, d'ailleurs, que bien souvent les bandits à la solde de Dolora Perez ont égorgé, fusillé ou pendu leurs prisonniers.

« En avant! » avait crié Mistoufle.

Tous s'étaient élancés derrière Siori qui, le pied sûr, les conduit par des défilés inconnus, sait trouver les sentiers qui contournent les abîmes...

Siori leur a montré sa hutte dans un coin sauvage qu'il paraît impossible de découvrir. C'est là qu'il habite depuis de longues années, solitaire, triste et du présent et de souvenirs qu'il évoque sans cesse.

Il a pris un arc et des flèches : les armes à feu ne lui sont pas familières, mais sa flèche ne manque jamais le but.

C'est ainsi que Mistoufle et ses hommes sont arrivés à l'hacienda de Perez : Siori, prudent, a grand-peine à les empêcher de se ruer à l'escalade de ces murailles derrière lesquelles sont blottis deux cents hommes, commandés par des chefs implacables,



o fr. 60 (Étranger o fr. 75), adressée en timbres français ou mandat-posté, 146, rue Montmartre, Paris.

LES TIMBRES

du "JOURNAL DES VOYAGES"

Le Journal des Voyages vient de faire établir une collection de timbres reproduisant ses plus jolies illustrations de première page consacrées à nos troupes coloniales. Artistement gravés par BAGUET, ces timbres enrichiront les albums de collectionneurs, et les amis du Journal des Voyages pourront s'en servir pour faire de la propagande en faveur de leur journal favori.

La pochette de cinquante timbres différents est en vente aux bureaux du Journal des Voyages au prix de o fr. 50. Elle sera envoyée franco contre la somme de



o fr. 60 (Étranger o fr. 75), adressée en timbres français ou mandat-posté, 146, rue Montmartre, Paris.

Cependant, ses conseils ont prévalu.

Il s'avance seul, en rampant, entre les plantes dont les piquants meurtrissent sa chair et parvient ainsi sur la crête d'un rocher, d'où son regard plonge à l'intérieur de l'hacienda, et il pousse un cri de surprise.

La forteresse est vide : ni bruit, ni mouvement à l'intérieur.

Il s'étonne; mais il veut savoir.

Avec son agilité de sauvage, il parvient à escalader un mur et se laisse tomber à l'intérieur : il tient à la main son terrible machete, prêt à frapper quiconques'opposerait à son passage.

Personne. Il parcourt les cours, il regarde par les vitres des fenêtres : on dirait une maison morte.

Alors, il revient vers ses amis et il leur dit ce qu'il a découvert.

Mistoufle et ses hommes enfoncent une porte, et les voilà à l'intérieur de l'hacienda. Le rapport de l'Indien est vrai. Comment les Matadors ont-ils ainsi abandonné leur citadelle?

Mais Vif-Argent? Les bandits l'ont-ils d'abord conduit ici, puis l'ont-ils entraîné ailleurs?

Ou bien — et la pensée le fait frissonner — l'ont-ils d'abord assassiné?

Ils ont fouillé l'hacienda, parcouru toutes les salles. Aucune trace de leur chef n'est découverte...

Ce qui est certain, c'est que Perez n'a pas abandonné ce poste fortifié, sans esprit de retour...

Il y a là des armes, des provisions... aussi la chambre de Dolora, élégante, tendue de rares étoffes et où encore flotte un parfum subtil qui révèle la présence d'une femme...

Tout à coup, Bec-Salé accourt : dans la salle d'armes, il a relevé des traces de luttes, une table renversée, sur le plancher quelques gouttes de sang, et voici que Mistoufle accourt laisse échapper une exclamation de désespoir...

Il vient de reconnaître un foulard de soie que le jeune homme portait négligemment noué à son cou... Plus de doute : Vif-Argent a passé par là...

Des traces de balles dans les murailles. Il y a eu bataille...

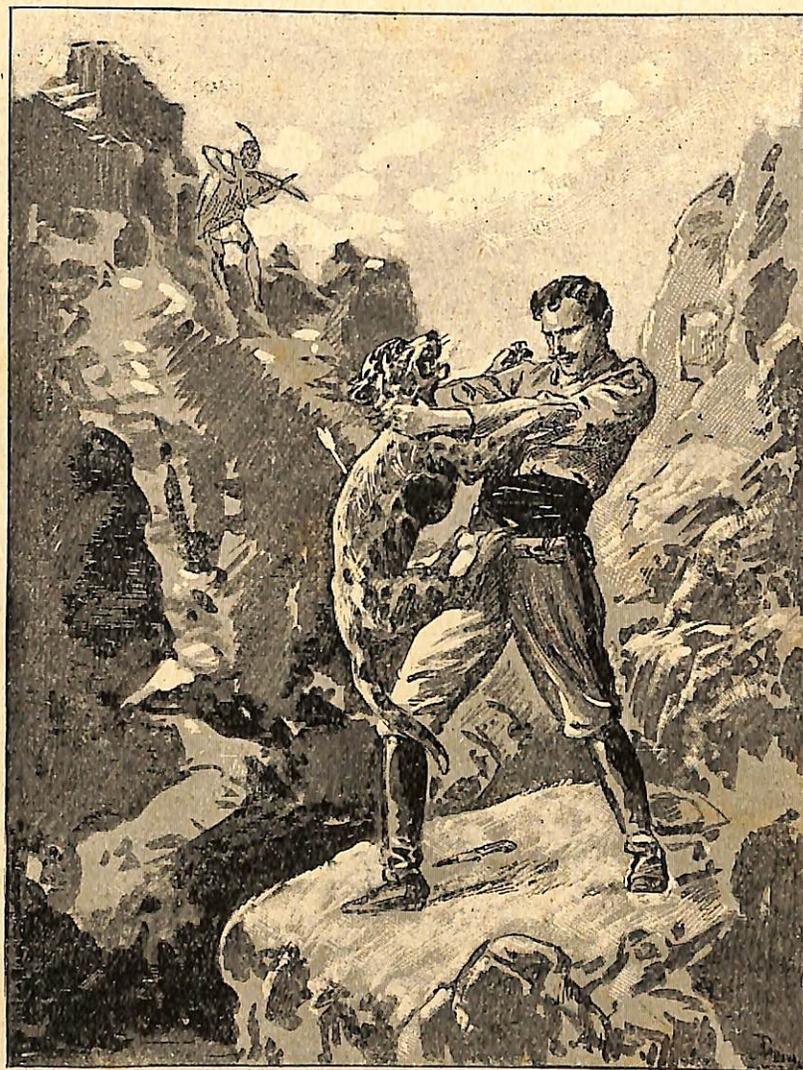
Mais qu'est-il devenu? Pendant des heures et des heures, les Colorados fouillent la maison, auscultent les murailles, appellent à grands cris, puis tendent l'oreille dans l'espoir d'une réponse...

Rien!... une nuit est passée en vaines recherches.

Et le jour est revenu.

Mistoufle et ses amis sont désespérés... Que faire? De quel côté diriger leurs investigations?... Siori, silencieux, est profondément attristé... Il rôde seul dans l'hacienda, dans la forêt, sur les roches qui l'entourent...

Déjà, le petit conseil de guerre, que Mistoufle a institué, songe à la retraite : dès la veille, Petit-Pain a été envoyé du côté de Tampico. Il doit parvenir jusqu'à M. du Wallon et lui rendre compte des tristes



CAPITAINE VIF-ARGENT

Vif-Argent noua ses doigts à la gorge du jaguar. (P. 261, col. 1.)

événements qui sont survenus... Et tout à coup, voici qu'une porte s'ouvre et que, guidé par le bon Siori, Vif-Argent reparait...

Les questions se croisent, Mistoufle n'en peut croire ses yeux ni ses oreilles. Cette résurrection tient du miracle.

En deux mots, Vif-Argent a raconté sa terrible odyssée, la trahison, les cruautés de Bartolomeo Perez, la lutte dans la salle d'armes, la chute dans un in-pace et enfin l'évasion... l'adresse et l'héroïsme de l'Indien...

Vif-Argent est dans un tel état d'épuisement qu'avant tout il faut songer à lui rendre des forces. Lenflé, qui est un peu cuisinier, tire parti des provisions abandonnées.

« As pas peur ! patron ! crie-t-il joyeuse-

ment, je vais vous confectionner un frichti comme vous n'en avez jamais trouvé dans les grands restaurants de Paris. »

Et Marius, qui est de Marseille, se fait l'aide de cuisine du gros Lenflé.

Pendant quelques heures, on oublie toutes les souffrances passées. On boit à la santé de la France.

Vif-Argent, enfin, succombe au sommeil. Il voudrait bien interroger Siori, mais la force lui manque, et il s'endort si profondément qu'on le transporte sur un lit improvisé.

Mistoufle est radieux. Il a retrouvé toute sa liberté d'esprit.

Il veille à ce que toutes les portes soient solidement fermées : il a emporté les armes, dont une bonne partie est en parfait état. Les munitions abondent.

En cas de retour offensif de l'ennemi, on serait bon pour lui répondre.

Des sentinelles sont placées pour épier le moindre incident dangereux.

Siori, du reste, infatigable, veille sur ses nouveaux amis... et surtout sur Vif-Argent... Il n'a rien dit d'ailleurs des détails de leur rencontre, il n'a pas répété ce nom qui a jailli comme involontairement de ses lèvres. L'Indien n'est pas communicatif. Pendant des siècles d'oppression, il a appris le prix du silence...

Il sait que Vif-Argent, — que moussu Delôme l'interrogera...

Il attendra patiemment... Du reste, il semble que le sort se soit lassé de s'acharner après nos héros. Une nouvelle nuit se passe dans un calme profond. Vif-Argent, dès le lever du soleil, est sur pied, dispos, vigoureux.

« Ah ! mon brave Mistoufle, dit-il à son ami, j'ai bien cru que nous ne nous reverrions jamais et sans ce bon Siori ! Mais où est-il donc? »

— Oh ! pour Siori, il n'y a pas de consigne... Il va, il rôde, et je n'ai pas à lui en faire un crime, puisque c'est ainsi qu'il a pu te porter secours...

— Je voudrais bien le voir... car je ne t'ai pas encore tout dit, ami Mistoufle, et il me reste à éclaircir le plus étrange des mystères...

— Bah ! un roman alors... Comme dans les livres...

— Tout à fait... Tu sais mon nom?

— Oui... Jean Delorme... Je sais aussi que tu as à Paris une mère que tu aimes de toute ton âme et qui attend ton retour avec anxiété... mais c'est tout...

— Tu es le seul à savoir ce nom... le seul avec M. de Tucé, qui connaît ma mère et sait quel drame terrible a brisé son existence... mais hormis vous deux, entends-tu, mon bon Mistoufle, personne au Mexique ne sais qui je suis...

— C'est vrai... chez nos volontaires, on n'est pas curieux, et personne ne fourre son nez dans les affaires des autres...

« C'est ainsi que toi seul connais Louis Raton, c'est-à-dire moi, le gamin de Paris, l'orphelin qui allait mourir de faim et à qui, sans hésitation, tu as tendu la main comme à un frère... »

— Eh bien, que dirais-tu si tu te trouvais tout à coup en face d'un Indien qui te sauverait la vie, en t'appelant moussu Louis Raton?... »

Mistoufle s'esclaffe.

« Ah ! pour le coup, je trouverais ça plus fort que de jouer au bouchon... et cela me paraît bien impossible... »

— Impossible ! Pas plus que ceci... Siori me saluant de mon nom de famille... et m'appelant moussu Delorme, gros comme le bras !...

— Lui ! Allons donc !... Tu ne vas pas me dire que ce polichinelle-là — c'est un héros, mais il a tout de même l'air d'un polichinelle — t'a connu sur le boulevard Montmartre !...

— Pourtant ce que je te dis est tout à fait exact... Siori sait mon nom... et ce qui est plus curieux, c'est qu'il m'a reconnu comme s'il m'avait déjà vu... et qu'il connaît aussi mon prénom... Jean !...

— Décidément, c'est trop fort pour moi ! Et tu n'as pas tiré cela au clair ?...

— Tu oublies l'état dans lequel je me trouvais... Et puis j'avais hâte de vous revoir tous !... Mais dès que Siori aura reparu, je l'interrogerai soigneusement... J'ai un pressentiment que j'apprendrai de lui des choses qui auront pour moi un immense intérêt...

« Plus tard, je te mettrai au courant ; tout ce que je puis te dire c'est que je serais le plus heureux des hommes si je pouvais éclaircir le mystère qui pèse sur ma mère et moi depuis la mort de mon père. »

— Il ne tardera certainement pas à revenir... Maintenant, capitaine, qu'allons-nous faire ?

(A suivre.)

LOUIS BOUSSENAUD.

Deux Ans au Pays des Papous

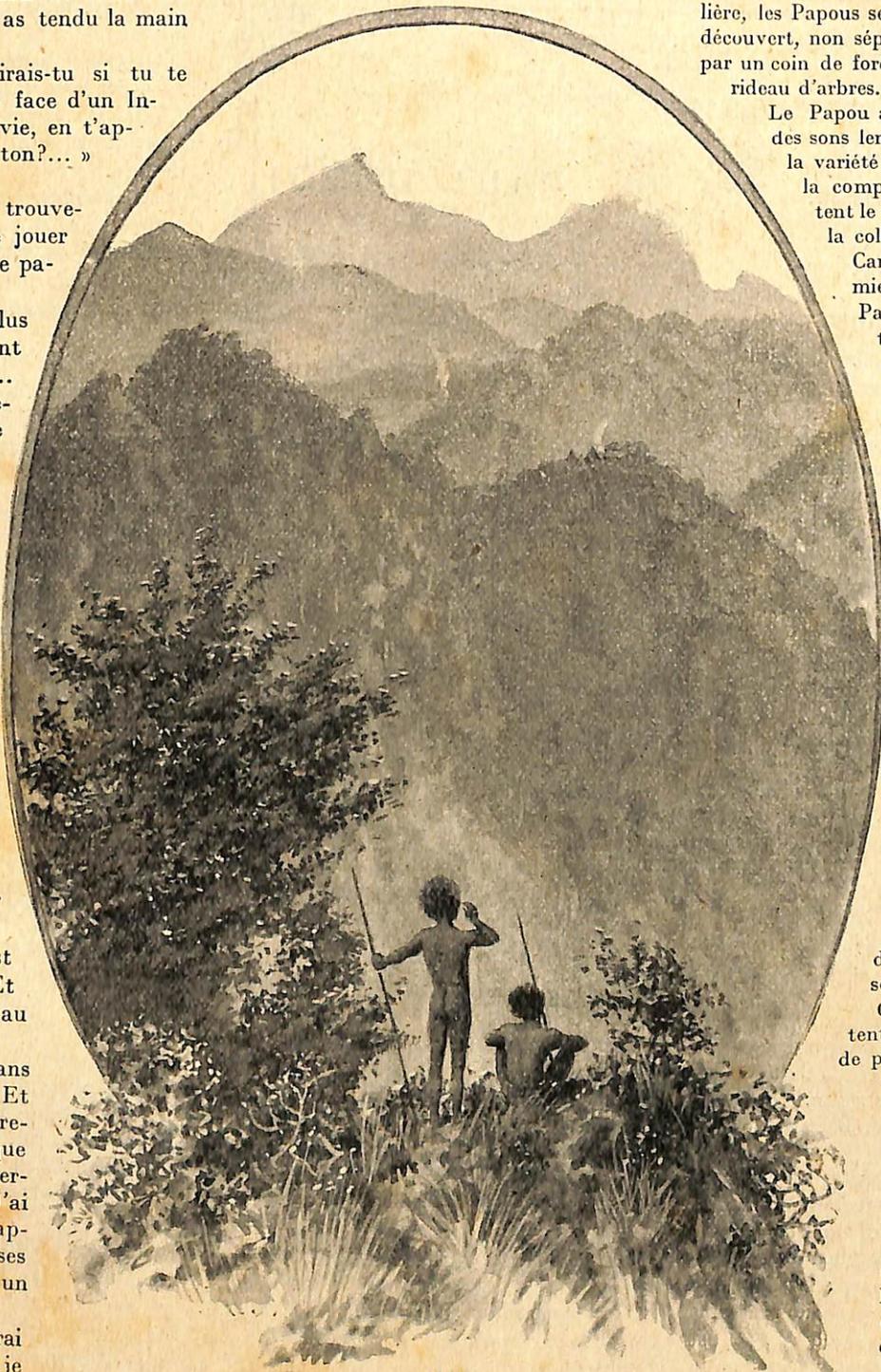
Les Cannibales de la Nouvelle-Guinée



VII

COMMENT LES PAPOUS REMPLACENT LE TÉLÉPHONE ET LE TÉLÉGRAPHE

Bien que les Papous soient des marcheurs



LES

CANNIBALES DE LA NOUVELLE-GUINÉE

Pour se faire comprendre, ces télégraphistes primitifs tiennent leur lance d'une manière conventionnelle et significative pour ceux qui regardent de l'autre côté de la vallée.

rapides et infatigables, ce ne sont pas des courriers qui portent de village en village les nouvelles susceptibles d'intéresser une ou plusieurs tribus.

Ils pourraient annoncer un événement par des signes lumineux, ainsi que cela se faisait

Voir les nos 790 à 795.

dès la plus haute antiquité chez les peuples civilisés. Mais, dans la Nouvelle-Guinée et en Afrique, l'air est si pur, que la propagation des nouvelles se fait préférablement par le son.

Les villages sont presque toujours bâtis au sommet des collines, et la voix humaine, qui file pour ainsi dire à vol d'oiseau, a beaucoup moins de distance à parcourir qu'un courrier qui aurait à suivre les déclivités du terrain et à gravir ensuite le versant opposé, plus ou moins abrupt.

C'est pourquoi, lorsqu'il s'agit d'annoncer une nouvelle bien déterminée et toute particulière, les Papous se tiennent sur un lieu élevé, découvert, non séparé de la colline prochaine par un coin de forêt, ou même par un simple rideau d'arbres.

Le Papou annonceur émet d'abord des sons lents, monotones, de peur que la variété des intonations ne trouble la compréhension de ceux qui habitent le village situé au sommet de la colline prochaine.

Car, effectivement, aux premiers sons entendus, d'autres Papous sont apparus de l'autre côté de la vallée, sur la crête opposée. Et ils se mettent à écouter. Les annonceurs recommencent alors, autant de fois qu'il le faut, leur phrase dite sur un ton de mélodie, et quand les autres ont compris, ils le disent à leur tour, au moyen d'exclamations en usage dans la langue papoue.

S'agit-il, par exemple, d'annoncer aux villages environnants la mort d'un Papou qui comptait des parents et des amis dans ces endroits, l'annonceur répète le nom du défunt, le mot qui signifie mort et l'indication du jour où tous ceux qui l'ont connu sont invités à suivre sa dépouille jusqu'à l'arbre funéraire dans les branches duquel il sera déposé.

Ceux qui ont écouté répètent ce qu'ils ont compris, et, de part et d'autre, on se met d'accord. Mais, lorsqu'il s'agit d'un événement public, la communication des nouvelles est encore plus facile. En effet, ce sont des sonneurs de trompe qui se postent sur les promontoires de verdure dominant la vallée. La signification des airs qu'ils jouent est connue d'avance.

Par exemple, pour annoncer la mort d'un chef, il n'est pas besoin de crier son nom par-dessus la vallée ; il suffit de jouer la

mélodie funéraire par laquelle on a coutume d'annoncer qu'un chef s'est éteint.

Les guerriers d'un village sont-ils avisés de l'attaque prochaine par une tribu ennemie, les sonneurs de trompe font retentir l'air d'un appel convenu qui réclame le secours des villages voisins.

Souvent aussi, à cette sorte de téléphonie, s'ajoute une télégraphie primitive, mais suffisante aux besoins sociaux des Papous. Les annonceurs, déposant les trompes, brandissent leurs lances et composent des signaux visuels. Ils tiennent leur lance verticale dans l'une ou l'autre main; ou ils la tendent horizontalement, toujours d'une manière conventionnelle et significative pour ceux qui regardent, de l'autre côté de la vallée.

Lorsqu'une attaque, de la part d'un village ennemi, se produit dans le silence et l'obscurité

nocturnes, les Papous, victimes de l'agression traîtresse, doivent user à la fois, pour demander en toute hâte le secours nécessaire, des signaux visuels et des appels vocaux. En ce cas, tandis que les sonneurs de trompe font retentir les notes conventionnelles, d'autres habitants du village attaqué agitent des torches allumées et tracent, dans l'air, avec ces pinceaux de flammes, des signes qui veulent dire : « Au secours ! Accourez avec vos armes ! Nous sommes en péril ! »

ANDRÉ CHARMELIN.

LES VOYAGES EXCENTRIQUES

L'Ambassadeur Extraordinaire

Deuxième Partie.

Au Pays des Druses.

par

PAUL D'IVOI

Chapitre IV

LE CAMP DES NOMADES (Suite.)

A l'intérieur, sur des coussins multicolores, Ali-Ben-Ramsès se montra nonchalamment étendu.

Lentement, tel un rite mystérieux, il aspirait la fumée d'un narghileh au long tuyau souple, traversant un vase de cristal rempli d'eau acidulée d'essence de roses, qui rafraîchissait et parfumait la fumée au passage.

« Que souhaites-tu, enfant aimée du Prophète ? » murmura le cheikh sans faire un mouvement.

Emmie s'inclina cérémonieusement :

« Je souhaite que ta pensée soit favorable à moi et à ceux qui m'attendent au dehors.

— Parle sans crainte.

— Noble seigneur, reprit la Parisienne, d'un ton pénétré, nous sommes étrangers, sans amis dans la région du Liban; je te demande l'hospitalité.

— L'Arabe l'offre au voyageur sans qu'il la sollicite, jeune fille. »

Il fit entendre un appel bref et, au serviteur qui se présenta :

« Oïmar, ordonna-t-il, qu'une tente soit mise à la disposition des voyageurs, que l'on veille à leur nourriture, et quand ils voudront partir, qu'on leur donne des chevaux frais pour remplacer leurs montures fatiguées. »

Le serviteur se précipita au dehors, démontrant par son empressement l'habitude d'obéissance à l'égard du cheikh.

Et, doucement, Emmie murmura :

« Cheikh, tu es hospitalier autant que le Prophète l'a prescrit à ses fidèles. Sois remercié. Au surplus, la récompense est proche. Parmi mes compagnons se trouve le général Uko.

— Le sage dont le nom est sur la missive divine ? s'écria l'Arabe, en se dressant sur ses coussins.

— Lui-même. S'il te plaît, il te traduira sans peine les signes incompréhensibles pour les autres mortels. »

Du coup Ramsès se leva, écarta lui-même la porte de toile et, s'adressant aux trois voyageurs :

« Bienvenus en mon camp, seigneurs, je vous convie à rompre la galette de maïs et à partager le sel en signe que vous êtes mes hôtes vénéralés. »

Alors s'accomplit la cérémonie rituelle de la réception de l'hôte.

On apporta la galette de maïs, que Ramsès divisa en parts égales, chacun devant en accepter une.

Sur une planchette de bois, un petit monceau de sel apparut ensuite. Non sans faire la grimace, chacun fut obligé d'en croquer sa part.

Quand ce fut fait, Ramsès psalmodia :

« Les hôtes sont sacrés; ma tête, mon cœur, mon yatagan leur appartiennent. Leurs amis seront mes amis, leurs ennemis seront mes ennemis. »

Tout à coup, une exclamation d'Emmie punctua le discours du chef :

« Ah ! quelle lumière !

— Où cela ? s'exclamèrent les assistants, oubliant la scène de l'hospitalité.

— Dans mon cerveau; j'ai compris, j'ai compris. »

Tibérade, le général, Midoulet considéraient la fillette avec inquiétude, se demandant quelle imagination se faisait jour en son esprit fantasque.

Mais Ramsès n'y vit pas malice.

« Que comprends-tu, enfant agréable à voir comme la fleur du jasmin ? »

Elle mit un genou en terre.

« Le vêtement apporté par toi du désert... »

— Eh bien ?

— Il appartient au Prophète.

— Au Prophète ? redirent les assistants, les uns avec mauvaise humeur, car la plaisanterie leur paraissait dépasser les bornes permises, Ramsès avec une émotion crédule.

— Oui... Écoute, noble cheikh. Tu le sais, le cercueil de Mahomet, dans la sainte mosquée de La Mecque, s'élève chaque année jusqu'à la voûte, aux yeux des pèlerins assemblés. Or, les traditions annonçaient que l'année où le prodige ne s'accomplirait pas, le Prophète se manifesterait d'autre façon et répandrait les bénédictions sur les peuples de l'Asie occidentale.

— Tu parles comme le Coran lui-même. — Je pense bien, se confia Emmie en aparté. J'ai appris cela tout à l'heure de ses guerriers. »

Et à haute voix :

« Cette année le cercueil de Mahomet n'a pas fait l'ascension des voûtes de la mosquée. Dès lors, je crois, je suis certaine que le pantalon errant seul dans le désert est la manifestation annoncée.

— Quoi... il serait ?... »

— Le pantalon de Mahomet, et la preuve en est dans ce billet écrit en dialecte des houris... »

— Qui se trouvait dans l'une des poches.

— Et que le savant Uko, amené par Allah à l'heure et à l'endroit où sa présence était nécessaire, va t'expliquer, si tu le désires. »

La rusée gamine avait bien auguré de la superstition naïve du cheikh.

Celui-ci ouvrit aussitôt un coffret aux incrustations de cuivre et en tira le papier dont le contenu intéressait si vivement les voyageurs.

Il le tendit à la fillette, avec une vénération si comique qu'en tout autre instant les assistants n'eussent pu se tenir de rire.

Mais, à cette minute, un sourire même eût risqué de leur faire manquer le but vers lequel les avait conduits la fantaisie de la jeune Parisienne.

Imperturbable, celle-ci se prosterna pour recevoir la feuille, couverte, comme l'avaient supposé les compagnons d'Emmie, de signes japonais.

Puis, s'adressant gravement à Uko :

« Sage parmi les sages, mets le front dans la poussière pour que je te remette la missive des houris. »

Et le général ayant obtempéré à cette requête bizarre, dont le sens lui échappait, la fillette, qui s'était placée de telle sorte que sa tête inclinée fût voisine de celle de son interlocuteur, murmura de façon à être entendue de lui seul :

« Lisez pour vous seul... vous nous répétez tout quand nous serons entre nous. Mais à voix haute, vous feindrez de lire ce que je vais vous dire. »

Une minute, elle chuchota; le visage du Japonais marqua une indicible stupéfaction. Toutefois il jugea que le mieux était de se conformer aux instructions de la gentille cousine de Tibérade.

Et, se redressant lentement, le général murmura :

« Le Prophète savait que nous nous trouverions sur ta route, vaillant Ramsès, ou plus exactement que cette enfant serait en ta présence. »

Il désignait Emmie, laquelle appelait sur son visage l'expression du plus profond étonnement.

« Le Prophète sait tout, proféra sentencieusement le cheikh. Il sait tout, car, à la dextre d'Allah, il lui est loisible de feuilleter le livre du Destin. »

Puis curieusement :

« Mais toi-même, grand savant, comment sais-tu les choses que tu affirmais à l'instant ? »

Pris par la comédie indispensable, Uko répondit :

« Je les lis sur ce papier sacré.

— Que dis-tu?

— Ceci. »

Et il lut d'une voix pieuse :

« L'enfant qui a compris le signe abandonné dans le désert est chère entre toutes à Allah et à son Prophète ! Et c'est à elle que je confie le soin des symboles, d'où naîtront en profusion les fleurs heureuses pour mes fidèles.

« Que cette jeune élue veille sur le vêtement qui toucha mon Etre, qu'elle veille toute une nuit. Avant le matin je lui donnerai des ordres. »

Emporté par la scène, Ramsès tendit vers Emmie des mains suppliantes :

« Accepte, jeune fille, accepte ce que propose le Prophète. »

Et avec une modestie admirablement jouée, la petite murmura :

« Puisque Mahomet daigne ordonner à son humble servante, elle obéira. »

Et comme Ramsès, abdiquant ses manières froides, se répandait en éloges dithyrambiques, la fillette l'interrompit.

« J'obéirai certes, avec la joie la plus pure ; seulement, pour entendre la voix de l'élu, il faut posséder la force des miliciens ailés d'Allah. »

— Eh bien?

— Je n'espère pas atteindre à la céleste vigueur ; mais je veux au moins assurer mes faibles forces terrestres. Aussi, avant de commencer la veillée ordonnée, à l'idée de quoi mon âme frissonne et mon corps tremble, je souhaite prendre quelque nourriture que je partagerai avec mes compagnons de voyage.

— Enfant, s'écria l'Arabe, le Prophète sait en qui il place sa confiance ; ta tête brune a la sagesse qui ne se trouve pas toujours sous les chevelures d'argent. Va, va, mes serviteurs apporteront sous la tente de mes hôtes tout ce que j'ai de meilleur. »

Sur ce, Emmie et ses amis quittèrent le crédule Ramsès et allèrent s'enfermer sous la tente dressée en leur honneur.

Puis, les serviteurs ayant disposé, sur des tapis étendus à même le sol, des galettes, de la viande séchée au soleil, des gelées de fruits et cætera, la fillette, tout en attaquant les victuailles à belles dents, s'abandonna à une interminable hilarité.

Enfin, elle domina sa gaieté et s'adressant à son cousin, au général, à Midoulet :

« Eh bien, maintenant, comprenez-vous l'affaire? »

Tous trois se regardèrent d'un air ébahi, puis secouèrent négativement la tête, ce qui provoqua chez leur interlocutrice une nouvelle crise hilare.

Entre deux fusées de rire, elle réussit à formuler :

« Je vous expliquerai tout à l'heure. Auparavant, je prierai M. Uko de vouloir bien nous apprendre ce que contenait en réalité la lettre de M^{lle} Sika. »

— Comme vous le pressentiez, la chère enfant nous appelle à son secours, répliqua le général.

— En quels termes?

— Voilà. Ils se sont gravés dans mon esprit.

« Une auto, écrit-elle, m'emporte vers l'Est. Quelques paroles de mon ravisseur, un certain prince Ahmed, prononcées alors qu'il me croyait endormie, me font supposer que nous nous embarquerons sur le fleuve Euphrate, pour gagner en bateau la ville de Bassorah, où ledit prince possède un palais. Bassorah, je pense, est le port établi au fond du golfe Persique. Venez à mon secours... J'ai le sentiment qu'un danger pire que l'incendie me menace. Lequel? je l'ignore. Mais j'ai peur, peur à mourir... »

« Signé : SIKI. »

— Allons, fit Emmie, voilà qui est précis!

— Trop précis, hélas! soupira Uko. Un danger la menace et moi, son père, je suis rivé en ce lieu.

— Pour le pantalon? s'exclama la cousine de Marcel. Non, général... je vous demandais si vous compreniez... Mahomet donnera cette nuit l'ordre que j'emporte le pantalon. Donc, pas besoin de vous. Vous pouvez à l'instant partir à la recherche de votre chère fille. Mon cousin vous accompagnera.

— Mais toi? murmura Tibérade, encore que tout son être fût appelé sur la trace de la blonde Japonaise.

— Moi, pendant que vous irez à Bassorah, j'irai vous attendre à Beyrouth, d'où nous poursuivrons, vous une fois revenus, notre voyage. Quant à Midoulet...

— Moi, je reste avec vous, s'exclama l'agent.

— Et avec le pantalon, plaisanta la Parisienne. Au surplus, cela lèvera certainement les derniers scrupules de Marcel... Allez, allez, général, partez tous deux, Le cheikh vous a offert des chevaux frais. Usez-en, moi je reste à ma faction. »

Une demi-heure plus tard, Tibérade et le Japonais, montés sur deux excellents chevaux, quittaient le campement arabe, non sans avoir échangé des adieux émus avec le cheikh Ali-ben-Ramsès.

Emmie les accompagna à quelque distance, et comme au moment de se séparer d'elle, Uko grognelait :

« C'est ce satané Midoulet qui me tracasse. Il voudra à toute force que vous lui livriez le pantalon. »

— Soyez tranquille, général, il ne l'aura pas. »

Et l'interlocuteur de la fillette esquissant un geste dubitatif, elle reprit :

« Parce que le pantalon et son porteur, moi dans l'espèce, seront bien plus loin que la longueur de son bras. »

— Quoi! vous pensez le quitter...

— Je ne pense qu'à cela. Aussi, j'ai trouvé le moyen de le laisser en gage à ce digne Ramsès.

— Mais il vous retrouvera aisément à Beyrouth!

La fillette pouffa :

« Cela m'étonnerait, car je compte vous rattraper sur la route de Bassorah! »

Les deux hommes la considérèrent avec admiration.

La petite n'avait donné que des indications erronées en présence de Midoulet. Elle s'était réservé toute facilité pour fausser compagnie à l'agent. Tibérade enleva la mignonne jusqu'à ses lèvres, et, dans un baiser :

« Ah! petite souris, fit-il, tu es bien décidément la petite fée parisienne, divinité de l'univers en résidant au fond d'une cour. »

Elle le regarda, une larme perlant au bord des cils.

« Tu pleures? » reprit-il avec regret?

Elle lui sourit.

« Oui, mais de joie, puisque mon papa Marcel est content de sa petite adoptée. »

Elle sauta à terre et s'enfonça légère dans la nuit, courant vers les feux du campement.

Chapitre V

LE PANTALON ANIMÉ

Kalfar-y-Alfar, chargé de la garde du vêtement, désormais dénommé par tous le pantalon du Prophète, était un guerrier renommé de la secte des Snouss.

En compagnie de Kalfar, Emmie allait veiller sur la « précieuse manifestation » de Mahomet.

Tandis que Tibérade et le général se lançaient à la poursuite du ravisseur de Sika, que Midoulet prenait ses dispositions pour goûter sous la tente les douceurs du repos, la fillette vint prendre son poste de faction.

Et aussitôt, Kalfar, tranquille jusque-là, ressentit un trouble inexplicable. Il le savait, la petite accomplissait une mission sainte en partageant sa veillée. Le contenu supposé de la lettre en « écriture des huris » s'était propagé par tout le campement.

Et Emmie, réputée chère à Allah et à son prophète, jouissait d'une considération qui incitait Kalfar à soupçonner quelque chose de miraculeux dans ses gestes les plus innocents.

De fait, la Parisienne se livrait à des évolutions compliquées qui, si elles se prolongeaient toute la nuit, rendraient sa faction horriblement fatigante.

Elle se prosternait en marmottant des paroles incompréhensibles, que son compagnon n'hésitait pas à qualifier d'incantations.

Entre chaque agenouillement, elle effectuait deux ou trois pas.

Ainsi elle arriva à toucher la lance-support du pantalon gris de fer, et ses mains, avec des hésitations où l'on pouvait voir l'émotion sacrée devant une relique, caressèrent doucement l'étoffe gris fer.

La lune, versant sa lueur opaline dans la vallée, ajoutait au fantastique de cette scène troublante.

Soudain la fillette eut un cri et se rejeta en arrière.

Kalfar, le guerrier valeureux que ni les plus cruels ennemis, ni les fauves les plus farouches n'avaient jamais fait trem-

bler, connu la peur. Il bondit, imitant le mouvement de recul d'Emmie.

Il se rassura cependant.

La petite, le front dans la poussière, en adoration, semblait-il, devant l'ajustement divin, ne bougeait plus.

Le sabre recourbé cessa de frémir dans la main de l'Arabe.

Mais son trouble ne disparut pas pour cela. Une idée venait de traverser son cerveau.

Ne lui avait-on pas affirmé qu'une houri transmettrait durant la nuit les ordres du Prophète? Quels ordres? Comment se traduiraient-ils? Faudrait-il que lui, Kalfar, affrontât la présence d'un Djinn de la nuit, dont le front se bosselle en cornes, et dont les yeux lancent des traits de feu, ainsi que le fer incandescent sur l'enclume du forgeron?...

Tout à coup un frisson court sur son échine. Qu'a-t-il entendu?

Il regarde, pivotant sur lui-même. Rien! Personne!

Il est seul, avec, à quelques pas, Emmie, étendue sur le sol, immobile dans le sommeil ou la méditation.

Et cependant de nouveau le souffle inexplicable passe dans l'air.

Mais, un nouveau sujet d'inquiétude vient de se révéler au guerrier.

Il lui semble que le pantalon du Prophète est agité de frémissements.

Il se gourmande.

Il se trompe évidemment. Pourquoi ce vêtement frémirait-il?

A peine s'est-il adressé cette question, que le mouvement accentue. Les jambes de drap s'agitent furieusement en une sorte de gigue inédite.

(A suivre.)

PAUL D'...



L'AMBASSADEUR EXTRAORDINAIRE

Emmie se prosternait en marmottant des paroles incompréhensibles. (P. 265, col. 3)

Il lui a semblé qu'un soupir sifflait dans l'obscurité, autour de lui, tout près de lui...

Il lui a semblé qu'un soupir sifflait dans l'obscurité, autour de lui, tout près de lui...

de drap s'agitent furieusement en une sorte de gigue inédite.

(A suivre.)

PAUL D'...

Palmarès du Concours de Janvier L'INGÉNIEUX COMMERCANT

1^{er} Prix : CINQUANTE FRANCS en espèces.

M^{lle} MADELEINE BRUN, à Pau, 1.565.

2^e Prix : UN EXERCISEUR SANDOW, nouveau modèle, de la célèbre marque.

M. MAURICE BOURGOIN, à Champigneulle (M.-et-M.), 1.560.

3^e Prix : UN RÉVEIL BIJOU nickel, avec écriin.

M^{lle} ALICE GAUTIER, au Mans, 1.570.

4^e au 8^e Prix : UN PORTE-PLUME RÉSERVOIR à plume d'or contrôlé 18 carats.

M. C. GRUFFY, Nice, 1.573; M^{lle} BLANCHE CHASTENET, Limoges, 1.575; MM. ESTOUP, Avranches, 1.576; M. GRIVEST, Châtillon (Ain), 1.553; N. TAUZIÈDE, Mont-de-Marsan, 1.553.

9^e et 10^e Prix : UN ARTISTIQUE BRONZE, *Eléphant* sur socle albâtre.

MM. M. CHAUVIERRE, Paris, 1.550; P. VOIRET, Chalons-sur-Saône, 1.582.

11^e au 16^e Prix : UNE SUPERBE BRELOQUE, *la Marguerite de l'amitié*, bijou argent, pétales tournants.

MM. J. GUTHMANN, Saint-Etienne, 1.587; Th. ROUBERT, Nice, 1.587; P. DUCARUË, Villefranche-sur-Saône, 1.542; J. VIBERT, Riom, 1.541; J. SAUGET, Bourges, 1.595; V. RIBIÈRE, Saint Junien, 1.532.

SOLUTIONS

Première question.

En ajoutant une lettre aux mots donnés, on obtenait les mots suivants : Carmes, mAir, Flambeau, Etoile; les lettres ajoutées formaient le nom de la denrée : CAFÉ.

Deuxième question.

Mots nouveaux : Morgue, aUge, fIS, Crime, brAise, ciDre, LoirE. Les lettres ajoutées formaient : MUSCADE.

Troisième question.

Mots nouveaux : Vanneau, tiAre, Nacre, Idole, vilLe, filLe, faisaneE. Les lettres ajoutées formaient : VANILLE.

Quatrième question.

Mots nouveaux : Plaine, pOulpe, Ivraie, Voie, loiR, hEn. Les lettres ajoutées formaient : POIVRE.

Question de classement.

Conformément au libellé de la quatrième question, la question de classement a servi à départager les envois entièrement bons. Nous avons donc primé, parmi les concurrents ayant résolu exactement ce concours, ceux qui ont indiqué un nombre se rapprochant le plus du véritable nombre d'envois qui nous sont parvenus : 1.565.

On trouvera, après les noms des lauréats, le nombre indiqué par chacun d'eux. Plusieurs concurrents ayant donné un nombre identique, force nous a été de procéder à un tirage au sort pour l'attribution de la place.

A notre grand regret, nous avons dû éliminer quelques envois dont les auteurs n'avaient pas répondu à cette question de classement.

17^e au 20^e Prix : UNE BONBONNIÈRE.

M^{lle} G. JEUDY, Epinal, 1.602; MM. M. PIRAUD, Lyon, 1.522; R. PREISS, Paris, 1.521; J. ERDMANN, Esbly, 1.610.

21^e au 35^e Prix : UN JOLI PORTE-CARTES.

MM. V. HECTOR, Nancy, 1.520; E. MOYNIR, Bergerac, 1.518; R. MONIN, Bagnolet, 1.627; M^{lle} PRUNIER, Lyon, 1.503; LAURENT, Marquillies (Nord), 1.500; R. DESTOUCHES, Châtelleraut, 1.500; BELLIO, Paris, 1.500; LARSEN, Paris, 1.500; P. DAGUILLON, Arcachon, 1.500; J. BELLISSON, Nantes, 1.500; J. DE VERGÈS, Anglet, 1.499; J.-B. BEAUNE, Clermont-Ferrand, 1.634; Roux, Château-Landon, 1.484; Ch. LONGPIERRE, Flacé-lès-Mâcon, 1.650; BEVALET, Paris; 1.478.

36^e au 50^e Prix : UNE CHARMANTE LISEUSE.

MM. ROUGIER, Roanne, 1.477; H. MILLÈRE, Saint-Etienne, 1.654; R. MAYER, Longwy-Bas; 1.661; M^{lle} J. RICHÉ, Les Mazures (Ardennes) 1.663; MM. FARGLUDOUX, Bordeaux, 1.457; Ch. MOREAU, Paris, 1.680; A. MAGENDIE, Bordeaux, 1.450; M^{lle} NÉGRIN, Lyon, 1.450; MM. COTTIN, Dinan, 1.450; J. PERRET, Grenoble, 1.686; A. ARROUË, Fontaine-lès-Luxeuil, 1.690; M. PIAT, Issy, 1.435; M^{lle} B. S. MANN, Clichy-sous-Bois, 1.432; M. F. PARA, Grenoble, 1.699; M. DENAN, Auffargis, 1.700.

Seaux. — Imprimerie Charaire.